

"féminin / masculin : le débat"

APPORTS THEORIQUES INTERDISCIPLINAIRES sur la question :

"être homme, être femme, est-ce naturel ?"

* = se référer au glossaire de "la vie est-elle genrée ?" disponible sur M@gistère ou sur <http://desfontain.es/SVT-Philo/>

PREAMBULE dialogué :

mises au point conceptuelles et enjeux de la question : "être homme, être femme, est-ce naturel ?"

I. Mises au point conceptuelles :

Qu'est-ce qu'un "homme*" ?

C'est un adulte humain mâle.

Qu'est-ce qu'une "femme*" ?

C'est une adulte humaine femelle...

... ce qui est une façon non sexiste de définir la femme ?

en effet, pendant des siècles dans les dictionnaires, on trouvait comme définition de "femme" : "femelle de l'homme"¹!

Autrement dit, le terme "homme" est considéré à la fois comme le masculin et la référence universelle de l'humain, tandis que la femme se retrouvait désignée secondairement, par différenciation d'avec cette référence de l'humain mâle. C'est toute la "misogynie² du langage³".

Mais même si l'on opte pour des définitions enfin symétriques, il n'en reste pas moins que considérer qu'une "femme" c'est un "être humain de sexe féminin" et un homme un "être humain de sexe masculin", c'est clairement se référer à une donnée naturelle : la sexuation⁴.

Dans ces apports théoriques nous appellerons "sexuation" le fait même qu'une espèce soit "sexuée" : or le mot "sexe*" vient du latin "seco.secare" qui signifie "couper, découper". Autrement dit la "sexuation", c'est le fait d'être comme "coupées" en deux, selon une bicatégorisation⁵ "naturelle" entre "mâles" et "femelles".

Toutes les espèces "sexuées" en effet, dont la nôtre, présentent comme caractéristique naturelle d'être divisée entre des "femelles" et des "mâles", ce qui leur permet de se reproduire de façon si diversifiée.

Donc chez les humains la sexuation serait une bicatégorisation "naturelle"... mais qu'est-ce que la "nature"⁶ ?!

La nature est l'ensemble du règne minéral, végétal et animal qui nous entoure ; le biologiste n'a aucune difficulté à classer l'"homo sapiens" qui n'est qu'une espèce animale parmi d'autres du monde vivant. La nature, telle que l'observe le scientifique, est également un "écosystème" où les êtres vivants s'adaptent à leur milieu en fonction du "hasard" et de la "nécessité"⁷. L'espèce humaine, au sein de cet écosystème, est donc comme toutes les autres, soumises à des lois universelles et nécessaires.

Autrement dit, quelles que soient les époques et les cultures, ce serait un invariant et une donnée biologique incontestable ?

Oui, les humains sont une espèce naturellement sexuée, et c'est bien cette complémentarité entre mâle et femelle qui leur permet de se reproduire, selon un processus "naturel", en clair subi et non choisi !

D'accord, mais si être mâle et femelle est naturel, peut-on pour autant considérer qu'être "femme" et "homme" l'est aussi ?

N'y a-t-il pas là un glissement ?

Pour être rigoureux, il faut en effet distinguer le "sexe", "l'identité sexuelle" et "l'identité genrée" (ou "identité de genre").

Le "sexe" est une réalité biologique : dans la nature on peut distinguer des femelles et des mâles.

L'"identité sexuelle", c'est le fait d'assumer notre corps sexué tel qu'il est, c'est la "distinction de sexe" (pour reprendre l'expression d'Irène Théry dans une de ses œuvres éponyme)⁸ : dans la construction de notre identité, chacun de nous va se sentir "femme" ou "homme", s'identifiant par là à la moitié des êtres humains, tout en étant conscient que l'autre moitié a un appareil génital et reproducteur qui ne correspond pas au sien.

Cette identité de "femme" ou d'"homme" est-elle naturelle ou culturelle ?

1 quelques exemples : la "femme" est la "femelle de l'homme" pour la 7ème édition du *Dictionnaire de l'Académie Française* de 1835 (définition remaniée à la 8ème édition en... 1935 !) ou "compagne de l'homme" pour le *Petit Larousse illustré* de 1906... à 1959... tandis que *Le Petit Robert* dans son édition 2005 ne semble pas gêné par l'asymétrie entre la définition de "mâle" comme d'un "individu appartenant au sexe doué du pouvoir de fécondation" et celle de "femelle" comme d'un "animal du sexe qui reproduit l'espèce en produisant des ovules fécondés par le mâle" !

2 **misogynie** (du grec "miso" = "haine" et "gyné" = "femme") : haine ou mépris envers le sexe féminin.

3 Nos dictionnaires, loin d'être neutres, véhiculent implicitement une idéologie androcentrée voire franchement sexiste : cf. l'étude de Alise LEHMANN (Université d'Amiens) : *Le féminin dans le Petit Larousse illustré de 1906 à nos jours* : <https://www.u-picardie.fr/curapp-revues/root/11/lehmann.pdf>

ou cf. Françoise Leclère *Le Miso mis à nu* (Edition Poche - 2009) : elle y montre en quoi le langage est et reste encore aujourd'hui "androlecte" (= adopte d'emblée le point de vue du masculin).

4 **sexuation** (du latin "seco. secare" = couper) : fait pour une espèce d'être divisée entre des "femelles" et des "mâles", en vue de la reproduction.

5 La **bicatégorisation**, c'est le fait qu'un phénomène se divise en deux catégories et deux seulement, et qu'en extension, ces deux catégories recouvrent la totalité du phénomène étudié.

6 **nature** : (du latin "nascor" = naître) : ensemble des minéraux, champignons, végétaux et animaux.

7 cf. l'essai du biologiste Jacques Monod *Le Hasard et la Nécessité (Essai sur la philosophie naturelle de la biologie moderne)*, Editions du Seuil, 1970.

8 cf. la sociologue Irène Théry *La distinction de sexe*, Editions Odile Jacob, 2007.

notions	sexe	identité sexuelle	identité genrée
différenciation	"femelle" / "mâle"	" femme " / " homme "	"féminin" / "masculin"
domaines	biologique (notion d'ordre " naturel ")	psycho-somatique (d'ordre naturel ? culturel ?... autre ?...)	social (notion d'ordre culturel)

Telle est la question ! Ce qui est sûr, c'est que le "genre", lui, est d'ordre culturel : notre "identité genrée" correspond aux caractéristiques et aux rôles sociaux (transmis de génération en génération), que sont censés adopter les hommes et les femmes, à une époque donnée dans une certaine culture*. Là encore on en revient à un bicatégorisation, cette fois entre un genre "féminin" et un genre "masculin".

II. Enjeux de la question "être homme, être femme, est-ce naturel ?" :

On examinera justement s'il y a réellement une **bicatégorisation** ou s'il n'y a pas plutôt un **continuum du féminin au masculin**.

1) 1ère hypothèse : serions-nous naturellement "femme" ou "homme" en vertu d'un déterminisme biologique ?

Serions-nous naturellement "femme" ou "homme" en vertu d'un déterminisme biologique ?

Quoi qu'il en soit et en première analyse, à voir le tableau ci-dessus (cf. I), il y a bien une cohérence : celui qui naît "mâle" devient un "homme" de "genre masculin", tandis que celle qui naît "femelle" devient une "femme" de "genre féminin". Y aurait-il là un **déterminisme***⁹ **biologique** implacable ?

Le "déterminisme", c'est le principe selon lequel tout effet a une cause et telle cause étant donné, tel effet suivra nécessairement. Or ce qui est nécessaire* ne peut pas ne pas être ni être autrement qu'il est ; si l'on se rend compte que notre genre et notre identité sexuelle sont déterminés biologiquement par notre sexe, alors l'**enjeu philosophique** est que notre **liberté**¹⁰ est bien illusoire : il faudra admettre que nous sommes "naturellement" "femme" ou "homme" sans aucun choix là-dedans.

Est-ce qu'au cours de la vie, nous ne devenons que ce que nous sommes déjà depuis la naissance ?

En effet dans cette hypothèse, le devenir serait identique à l'être... Or cette naturalisation de ce que nous sommes ne va pas sans enjeux socio-politiques. Si être homme, être femme est un phénomène purement naturel, cela a-t-il un sens de parler d'égalité entre les femmes et les hommes ?

Enjeux socio-politiques :

Dans la nature, l'égalité n'existe pas.

Les différences entre les êtres vivants génèrent parfois des équilibres, parfois des rapports de proies/prédateurs ou de domination des mâles sur les femelles...

La notion d'égalité est en effet normative, d'ordre socio-politique.

Si l'on observe que les différences sexuelles engendrent des inégalités entre les femmes et les hommes, naturaliser ces différences tout en admettant un déterminisme biologique, revient à entériner les inégalités de genre comme elles aussi naturelles et par là même figées et insurmontables.

Du coup la distinction de sexe (par exemple entre un sexe qualifié de "faible" et l'autre de "fort") fonderait nécessairement des systèmes d'organisation sociale sexistes, tel que le patriarcat*¹¹, où chacun doit rester... à sa place. A l'extrême, si l'on admet qu'il y a une "nature"¹² féminine" et une "nature masculine", on se retrouve définitivement enfermé dans un genre qu'on n'a pas choisi.

La sexuation serait-elle alors comme un destin ?

Pourtant même le biologiste, constate que chez les humains (donc au sein de la même espèce) les organisations sociales sont très variables selon les lieux et les époques...

Si ce n'est pas universel et nécessaire, ça n'est donc pas naturel...

Être femme, être homme, n'est-il pas alors un phénomène culturel¹³ ?

2) 2ème hypothèse : être "femme", être "homme"... ou autre, ne relève-t-il pas de la "culture" ?

Le verbe "être" de notre question renvoie à l'"essence*" de ce dont on parle. L'essence d'un être est ce qui fait qu'il est ce qu'il est (et non pas un autre), ce qu'il y a de plus fondamental en lui. Or notre essence est-elle notre nature ? L'essence des êtres humains est-elle leur nature biologique ? Certains choisissent de changer de sexe, ou de genre... les critères de la féminité ou de la virilité, et les canons de "beauté" afférents sont variables selon les cultures* et selon les époques.

C'est à cette dimension culturelle de l'être humain que se réfère Erasme lorsqu'il considère que l'homme (au sens de l'être humain en général) ne naît pas homme, il le devient.¹⁴

9 **déterminisme** : principe selon lequel tout effet a une cause et telle cause étant donnée, tel effet suivra nécessairement.

10 **liberté** : faculté de se déterminer soi-même à agir ; pouvoir de choix.

11 **patriarcat** (du latin "pater" = "père" et du grec "arkhê" = pouvoir) : organisation sociale fondée sur la détention de l'autorité domestique et politique par les hommes chefs de famille. La société patriarcale (dont nous sommes les héritiers), est donc celle où le père a non seulement autorité sur les enfants (ce qui n'est pas choquant dans la mesure où ils ne sont pas autonomes) mais aussi sur la femme - qui se retrouve par là infantilisée ; or cette organisation familiale est reconduite à l'échelle collective de la société tout entière quand seuls les hommes détiennent le pouvoir politique, économique, etc.

12 **nature** : ensemble des caractéristiques essentielles qui définissent un être.

13 **culture** : ensemble de phénomènes sociaux transmis de générations en générations, d'ordre linguistique, moral, religieux, politique, artistique, scientifique et technique, communs à différentes sociétés ou à plusieurs sociétés en relation.

14 Les humanistes tels Erasme ont la conviction que l'homme se fait lui-même, d'où l'importance de l'éducation des enfants sur le plan social, esthétique, moral, philosophique... autrement dit, à la différence des autres êtres vivants (qui sont d'emblée ce qu'ils sont), nous les humains ne sommes pas d'emblée "humains". "C'est la raison qui fait l'homme" (Erasme), encore faut-il la développer par les "humanités". Cf. *De pueris statim ac liberaliter instituendis* (paru à Bâle chez Froben en 1529) : "Arbores fortasse nascuntur, licet aut steriles, aut agresti foetu, equi nascuntur licet inutiles ; at homines, mihi crede, non nascuntur,

La formule de Simone de Beauvoir "on ne naît pas femme, on le devient."¹⁵, elle aussi se réfère à notre dimension culturelle, mais elle est plus radicale encore. Car dans la perspective humaniste d'Erasmus, il s'agit de développer (déployer selon un idéal) notre nature d'être humain, alors dans la perspective existentialiste de Simone de Beauvoir sur laquelle on reviendra plus tard, il n'y a plus de nature humaine qui tienne, pas plus qu'il n'y a de "nature féminine" ou "nature masculine" donnée au départ.

Enjeux philosophiques :

Etre femme ou être homme, ce ne serait donc pas inné* ?... mais construit ?

La 2ème hypothèse qu'il nous faudra explorer, en effet, est que notre identité sexuelle et notre identité de genre sont des constructions socio-culturelles - qui en tant que telles pourraient être déconstruites - tel est l'apport des études* de genre¹⁶, qui sont des travaux interdisciplinaires contemporains et de la théorie queer¹⁷, qui contestent le prétendu déterminisme biologique. Or le déterminisme est l'opposé du libre-arbitre.

Si devenir femme, homme, est d'ordre purement culturel, cela signifie-t-il que nous sommes libres ?

L'hypothèse selon laquelle nous ne sommes pas naturellement femme ou homme, mais qu'il s'agit de réalités culturelles, donne elle-même lieu à deux hypothèses :

- peut-être sommes-nous totalement **déterminés par des normes socio-culturelles** que nous intégrons inconsciemment à partir de notre venue au monde ? peut-être notre éducation genrée n'est-elle qu'un formatage ? Ce serait la perspective structuraliste* selon laquelle la liberté ne serait qu'une illusion...

- ou alors ne suis-je que ce que je choisis de devenir par mon **libre-arbitre***¹⁸ ?

Ce serait la perspective existentialiste selon laquelle je ne peux jamais "être" femme, homme ou autre, puisque je suis en perpétuelle devenir... le propre de l'être humain n'est-il pas sa liberté, cette capacité qui lui permettrait de dépasser sa nature biologique mais aussi de refuser tous ces "rôles" sociaux dans lesquels la culture cherche à l'enfermer ?...

Mais avant de prétendre dépasser notre "nature biologique", encore faut-il savoir à quoi elle correspond : y a-t-il des fondements naturels à une bicatégorisation "homme"/"femme" chez les humains et lesquels ? Sommes-nous des animaux sexués comme les autres ?...

I. Y aurait-il une bicatégorisation naturelle à être soit "femme", soit "homme" ?

I. 1) Quels sont les fondements biologiques à une bicatégorisation "homme"/"femme" chez les humains ?

Diaporama SVT n°1 :

I. 1) a) Sexuation et reproduction sexuée chez les animaux, dont les humains

Explications SVT.

I. 1) b) Le dimorphisme sexuel chez les humains

Explications SVT.

I. 1) c) Y a-t-il un déterminisme biologique à être "femme" ou "homme" ?

Explications SVT.

... retour au PowerPoint...

Transition :

Nous avons donc bien compris que les humains sont une espèce naturellement sexuée, qui ne se reproduit que parce qu'il y a rencontre entre mâle et femelle, soit biologiquement deux catégories. Si proches que nous soyons des autres animaux, comme nous venons de le voir, il n'en reste pas moins que le propre de l'être humain, dans tous les domaines y compris ceux de la sexualité* et de la reproduction*, est de transformer la nature et de se transformer lui-même par la culture*.

Quel est donc le rôle de la culture dans ce débat sur la différenciation entre le féminin et le masculin ?

I. 2) En quoi le déterminisme biologique est-il renforcé par le déterminisme culturel ?

a) une naissance indissociablement sexuée et genrée :

Son rôle est présent dès la naissance, et même avant, durant la grossesse de la femme. Pendant des siècles en effet, dans les différentes cultures, lors de l'accouchement ce n'est pas tant sur la "tête" du bébé que se porte l'attention que sur son "sexe*" : "est-ce un garçon ou une fille ?". Pourtant on pourrait penser que notre "humanité" est plutôt dans notre "visage", comme le dirait Levinas, que dans nos "organes génitaux" !... Aujourd'hui avec les échographies, la question du sexe de l'enfant est encore

sed finguntur." Traduit en français en 1537 : "Les arbres naissent arbres, même ceux qui ne portent aucun fruit ou des fruits sauvages ; les chevaux naissent chevaux, quand bien même ils seraient inutilisables ; mais les hommes, crois-moi, ne naissent point hommes, ils le deviennent, par un effort d'invention." Erasmus *De l'éducation des enfants*.

15 Cf. S. de Beauvoir : *Deuxième sexe* tome II ((I, chap.1 "Enfance", Gallimard p. 13, 1949).

16 **études de genre** : recherches et travaux interdisciplinaires sur les identités sexuées ("genre féminin" ou "masculin"), et sur leur construction comme normes au sein d'une société à une époque donnée.

17 **théorie queer** : théorie post-structuraliste selon laquelle le genre et l'orientation sexuelle d'une personne ne sont pas déterminés par son sexe biologique, mais des identités et des pratiques construites socialement.

18 **libre-arbitre** : faculté de se déterminer soi-même à agir, pouvoir de choix ; faculté d'être la cause absolue de son action.

plus précoce, de sorte qu'avant même notre venue au monde nous sommes déjà désignéEs comme "fille" ou comme "garçon". Il y a des enjeux éthiques et sociétaux¹⁹ à l'importance accordée au sexe de l'enfant : dans certaines cultures, comme en Inde²⁰, cela va jusqu'à entraîner un avortement sélectif ou "sélection par le sexe" au point qu'on parle de "génocide silencieux"²¹ des filles. Sans aller jusque là, l'accueil que nous avons reçu à notre naissance n'est certainement pas indépendant de notre sexe. Et dans les trois jours qui suivent ce grand événement, pour avoir une existence sociale, nous sommes déclaréEs à l'état civil du "genre féminin" ou "masculin". Les dés sont-ils jetés ?

b) qu'est-ce que le structuralisme ?

Le développement des sciences humaines* depuis un siècle et demi semble nous indiquer que oui ! alors même que depuis Descartes au dix-septième siècle, la philosophie avait tendance à considérer l'homme comme un sujet libre²² parce que pensant. Or cette réalité du libre-arbitre est remise en cause non seulement par le déterminisme biologique qui vient d'être évoqué, mais par des déterminismes²³ psychiques, linguistiques, sociaux... C'est ce que font valoir en particulier les structuralistes.

Le structuralisme* est un courant de pensée du vingtième siècle, selon lequel les êtres humains, loin d'être des agents libres qui, au cours de leur vie deviennent ce qu'ils veulent être, sont déterminés par des structures sous-jacentes à tous leurs comportements. Avec les sciences humaines²⁴, l'homme n'est plus simplement le sujet de la connaissance, mais il devient lui-même objet de la connaissance. C'est la thèse de la "dissolution du sujet", défendue par des penseurs tels que le philosophe Michel Foucault²⁵, l'ethnologue Claude Lévi-Strauss²⁶, le psychanalyste Jacques Lacan²⁷, le penseur marxiste Louis Althusser²⁸... et avec comme précurseur et chef de file (à la fin dix-neuvième) le linguiste Ferdinand de Saussure²⁹.

Quand je parle, je crois que c'est bien moi qui m'exprime, qui pense et qui me pense, de façon personnelle, de même que je crois agir de manière autonome. Or les structuralistes montrent plutôt que "ça parle en moi" : je suis déterminé à me penser "homme" ou "femme" et à agir selon le "genre masculin" ou "le genre féminin", à cause des structures mêmes de la langue dans laquelle je me pense, et de l'inconscient collectif qui y est à l'œuvre... les structures sociales me déterminent à reproduire des comportements censés être spécifiquement féminins ou masculins. Par exemple : comment sommes-nous assis ?... Les jambes, le dos, sont des parties de notre anatomie très semblables : comment se fait-il que statistiquement la manière de nous asseoir soit si différente selon que l'on est une femme ou un homme ? Si la manière de nous asseoir est tellement genrée, c'est bien parce que nous avons intégré malgré nous, en fonction de notre genre, des normes culturelles de postures "féminines" ou "masculines"... L'hétéronormativité³⁰, ainsi que les normes de genres renforcent donc la bicatégorisation naturelle.

Comme étudiées par diverses sociologues (y compris lors d'expériences faites exprès par leurs étudiantEs), les transgressions des normes de genre provoquent des réactions de réprobation et de sanctions sociales³¹.

Transition :

Le fait même qu'il y ait des transgressions des normes de genre, n'est-il pas le signe que nous ne serions pas si "déterminés" que ça ? Y a-t-il réellement un lien nécessaire du sexe au genre ?

Quels seraient les enjeux de cette "naturalisation" du genre ? Et la variété des cultures ne nous oblige-t-elle pas à remettre en cause cette naturalisation du genre ?...

19 **sociétal** : chez les êtres humains, qui concerne leurs choix de société et leur responsabilité collective.

20 Cf. <http://rue89.nouvelobs.com/2011/05/29/en-inde-plus-il-y-a-dechographies-moins-il-y-a-de-filles-206125> : l'article sur le Rajasthan "plus il y a d'échographie, moins il y a de filles", par Lisa Vignoli, publié le 29/05/2011.

21 Ibid. expression du journaliste Salam Halamkar. L'interdiction faite aux médecins, depuis 1994 (Pre-Natal Diagnostic Techniques Act), de dévoiler le sexe de l'enfant lors d'une échographie, n'est en effet pas respectée... et les femmes portent en elles cette calamité d'être nées du "sexe féminin", "malédiction" encore aggravée en accouchant de filles au lieu de garçons, alors même que la société indienne pâtit de ce déséquilibre (100 hommes pour 93 femmes).

22 La conscience réflexive (à distinguer de la conscience spontanée et de la conscience de soi) confère à l'être humain une sorte de pouvoir de choix absolu ou "libre-arbitre" : cf. Descartes *Méditations métaphysique IV* : par la volonté, nous avons le pouvoir de "[...] faire une chose ou ne la faire pas (c'est-à-dire affirmer ou nier, poursuivre ou fuir) [...]" (**libre-arbitre** : faculté de se déterminer soi-même à agir, pouvoir de choix ; faculté d'être la cause absolue de son action).

23 **déterminisme** : principe selon lequel tout effet a une cause et telle cause étant donnée, tel effet suivra nécessairement.

24 Les "sciences humaines" (telles que l'histoire, la linguistique, l'ethnologie, la sociologie, etc.) ont en commun de considérer l'homme comme une réalité à part dans l'univers ; le discours des sciences de la nature, dont celui de la biologie, est considéré comme insuffisant pour rendre compte de ce qu'est l'être humain dans toute sa spécificité et sa complexité. Mais ces sciences humaines se heurtent à un obstacle épistémologique* majeur : comment être objectif ? Le critère de scientificité, c'est l'objectivité ; or comment répondre à une telle exigence quand l'homme se retrouve à la fois sujet et objet d'étude ? Les structuralistes vont surmonter cet obstacle épistémologique en rejetant la subjectivité comme une illusion, et en avançant la thèse de la "dissolution du sujet".

25 Suite à son essai *Les mots et les choses* "Une archéologie des sciences humaines" (Gallimard, 1966), Michel Foucault (1926-1984) est considéré par ses contemporains comme participant au mouvement structuraliste, même si lui-même ne s'y inclut pas.

26 Claude Lévi-Strauss (1908-2009), est un anthropologue et ethnologue français, qui fonde le "structuralisme" en mettant au point une méthodologie appelée "anthropologie structurale" : une société ne doit pas être étudiée à partir de l'observation des seuls individus qui la composent et de leurs témoignages conscients, mais on doit la considérer en tant que système complexe, organisé autour d'invariants ou propriétés "structurales" (inconscientes) ; le nombre des systèmes sociaux possibles est limité.

27 Jacques Lacan (1901-1981) est un psychiatre et psychanalyste français ; considérant que "l'inconscient est structuré comme un langage" (*L'étourdi*, 1972), il fait une lecture structuraliste de l'œuvre freudienne.

28 Louis Althusser (1918-1990) est un philosophe français ; membre du Parti communiste, il renouvelle la pensée marxiste dans une perspective structuraliste.

29 Ferdinand de Saussure (1857-1913) est un linguiste suisse ; fondateur de la linguistique moderne (cf. *Cours de linguistique générale*, publié par ses élèves en 1914), il est reconnu comme le précurseur du structuralisme en linguistique, influençant par bien d'autres sciences humaines (ethnologie, psychanalyse, etc.).

30 **hétéronormativité** : pensée qui considère l'hétérosexualité comme la norme, de sorte qu'elle est l'unique orientation sexuelle à suivre, toute autre orientation sexuelle étant considérée soit comme anormale, soit comme inférieure.

31 Cf. <https://www.cairn.info/revue-nouvelles-questions-feministes-2009-3-page-90.htm#re2no2> : *L'hétéronormativité genrée : exemples de la vie quotidienne* par Joyce McCarl Nielsen (professeure de sociologie à l'Université du Colorado), Glenda Walden et Charlotte Ann Kunkel. Exemples de transgressions des normes sociales de genres : mettre du vernis à ongles rouge vif pour un jeune homme (réaction : il doit se justifier de ne pas être "gay" pour autant !) ou fumer le cigare pour une jeune fille devant sa famille et ses amis (réaction : à ne surtout pas faire "devant des hommes" d'après sa mère !)...

I. 3) Y a-t-il réellement un lien nécessaire du sexe au genre ? La variété des cultures n'est-elle pas en elle-même une remise en cause d'une naturalisation du genre ?

a) Françoise Héritier dénonce "l'illusion naturaliste"³²:

Certes, nous pouvons nous sentir enfermés dans les normes sociales de genre. Mais justement, nous n'aurions pas ce sentiment si le genre était si "naturel" que ça ! Quels que soient l'époque et le lieu, il y a des dissidents qui cherchent à se libérer des rôles sociaux afférents au "féminin" ou au "masculin" (y compris par le biais de l'homosexualité*, de la bisexualité*, etc.).

L'anthropologie* et l'ethnologie* nous apprennent qu'il n'y a pas de lien nécessaire entre le sexe et le genre :

notions	sexe	identité sexuelle	identité genrée
différenciation	"femelle" / "mâle"	"femme" / "homme"	"féminin" / "masculin"
domaines	biologique (notion d'ordre "naturel")	psycho-somatique (d'ordre naturel ? culturel ?... autre ?...)	social (notion d'ordre culturel)

non seulement le "sexe" femelle ou mâle à la naissance n'induit pas, selon les cultures ou les époques, à un "genre féminin" ou "masculin" identique, mais l'injonction plus ou moins implicite à prendre en charge, en tant que "femme" ou en tant qu'"homme", telle tâche plutôt que telle autre (faire la cuisine / faire la guerre), peut être opposée. Ainsi l'ethnographie*, qui recueille les données sur le terrain, nous apprend que cultiver la terre est à un endroit spécifiquement masculin (comme chez les Samo³³) et ailleurs (comme chez les Na de Chine³⁴) spécifiquement féminin - ce qui ne serait évidemment pas possible dans le cadre d'un déterminisme strict de la bicatégorisation des sexes à la bicatégorisation des genres. Dès les années 1920, l'anthropologue Margaret Mead³⁵, en Océanie, se rend compte que sur une île les hommes pêchent et les femmes jardinent, tandis que sur une autre île c'est exactement le contraire... elle en déduit que la répartition sexuelle des tâches n'est pas liée à l'anatomie ; c'est un fait socio-culturel construit.

Ce constat est largement repris et approfondi par Françoise Héritier dans les 2 tomes de *Masculin / Féminin*³⁶. Dès le tome I, elle insiste sur le fait que "[...] les catégories de genre, les représentations de la personne sexuée, la répartition des tâches telles que nous les connaissons dans les sociétés occidentales ne sont pas des phénomènes à valeur universelle générés par une nature biologique commune, mais bien des constructions culturelles." Elle explique que la "nature biologique commune" nous a donné un "alphabet symbolique universel", et qu'avec ce même "alphabet" chaque société a élaboré des "phrases culturelles" qui lui sont propres³⁷.

b) "la valence différentielle des sexes"^{*38} (Françoise Héritier) :

Françoise Héritier ne conteste pas, cependant, que les sexes mâles et femelles soient un "donné naturel"³⁹. Elle insiste même sur la conséquence constante qui en découle, au-delà des différences culturelles : c'est sur cet invariant de la sexuation biologique que s'est construite toute notre pensée binaire. Chacun s'identifie à une moitié d'humanité et se différencie de l'autre moitié, et c'est bien d'après elle, l'observation de nos corps sexués qui a entraîné cette opposition conceptuelle de base entre l'identique et le différent, qui se décline en d'innombrables autres oppositions telles que le chaud et le froid, le sec et l'humide, le haut et le bas, l'actif et le passif, le clair et le sombre, ce qui est antérieur ou postérieur, supérieur ou inférieur...⁴⁰ - chacune des ces catégories étant associées respectivement au masculin ou au féminin.

32 Françoise Héritier est une anthropologue et ethnologue française ; dans *Masculin / Féminin* ("La pensée de la différence", Poche Odile Jacob, 1996), elle dénonce "la perspective naïve de l'illusion naturaliste" selon laquelle "il y aurait une transcription universelle et unique, sous une forme canonique qui légitime le rapport des sexes, de faits considérés comme d'ordre naturel parce qu'ils sont les mêmes pour tout le monde. Mais en réalité, les caractères observés dans le monde naturel sont décomposés, atomisés en unités conceptuelles, et recomposés dans des associations syntagmatiques qui varient selon les sociétés. Il n'y a pas un paradigme unique." (tome I, chap. I, p. 22).

33 Les Samo sont une société du Burkina Faso, étudiée par F. Héritier (cf. *Masculin / Féminin* tome I : "La pensée de la différence", Poche Odile Jacob, 1996).

34 Les Na ont été étudiés par Cai Hua (professeur d'anthropologie sociale à l'Université de Pékin) : cf. *Une société sans père ni mari. Les Na de Chine* (PUF, 1998) ; cf. également le reportage d'Arte "En Chine, les Moso, dernier peuple matriarcal intact" (NB : le peuple Moso, déclaré peuple modèle au 50ème anniversaire de l'ONU, n'est pas réellement un matriarcat* mais plutôt une société "matrilinéaire") : <https://www.youtube.com/watch?v=aIDGpZ3PVWM>

35 Margaret Mead est une anthropologue américaine : cf. *Adolescence à Samoa (Coming of age in Samoa: a study of adolescence and sex in primitive society, 1928)*, et *Trois sociétés primitives de Nouvelle-Guinée (Sex and temperament in three primitive societies, 1935)* où elle déduit de son étude des différences entre les Arapeshs, les Mundugumors et les Chambulis, d'une part qu'il n'y a pas de "nature féminine" (ou masculine ?...) puisque chaque tribu donne à la différence sexuée sa propre interprétation, et d'autre part que le modèle occidental (de domination masculine) n'est qu'une variante culturelle parmi d'autres, puisqu'à partir des mêmes faits biologiques, des constructions sociales très diverses sont observables.

36 Françoise Héritier, *Masculin / Féminin* (Poche Odile Jacob) tome I : "La pensée de la différence", 1996 et tome II : "Dissoudre la hiérarchie", 2002.

37 Cf. *Masculin / Féminin* tome I chapitre I (p. 21-22) : "Avec un même "alphabet" symbolique universel, ancré dans cette nature biologique commune, chaque société élabore en fait des "phrases" culturelles singulières et qui lui sont propres."

38 "valence différentielle des sexes" (F. Héritier) : fait d'attribuer une "valeur différente" au "féminin" (connotée négativement) et au "masculin" (connotée positivement) - de sorte que toutes nos oppositions binaires se retrouvent hiérarchisées selon l'asymétrie "inférieur / supérieur" (ou antérieur / postérieur) au profit du "masculin" et au détriment du "féminin".

39 Cf. *Masculin / Féminin* tome I chapitre I p. 26 : "[...] les sexes anatomiquement et physiologiquement différents sont un donné naturel ; de leur observation découlent des notions abstraites dont le prototype est l'opposition identique/différent, sur laquelle se moulent toutes les autres oppositions conceptuelles dont nous nous servons dans nos discours de tous ordres, que les classements hiérarchiques que la pensée opère et qui, eux, sont de valeur."

40 Cf. *La plus belle histoire des femmes* (co-auteurs : Françoise Héritier, Michelle Perrot, Sylviane Agacinski, Nicole Bacharan – Seuil, 2011) : "La plus importante des constantes, celle qui parcourt tout le monde animal, dont l'homme fait partie, c'est la différence des sexes. [...] Je crois que la pensée humaine s'est organisée à partir de cette constatation : il existe de l'identique et du différent. Toutes les choses vont ensuite être analysées et classées entre ces deux rubriques [...]. Voilà comment pense l'humanité, on n'a pas observé de sociétés qui ne souscrivent pas à cette règle. Dans toutes les langues il y a des catégories binaires, qui opposent le chaud et le froid, le sec et l'humide, le dur et le mou, le haut et le bas, l'actif et le passif, le sain et le malsain..." (p. 25-26).

Le problème n'est pas tant ces oppositions conceptuelles en elles-mêmes, qui structurent notre pensée, ni même qu'elles se basent sur la différence fondamentale irréductible entre sexes, mais - nous explique F. Héritier en tant qu'ethnologue - d'observer une autre constante⁴¹ : sur cette différence sexuée s'instaure une **hiérarchie**⁴² : **au profit du "masculin" au détriment du "féminin"** - ce qu'elle nomme **"la valence différentielle des sexes"**⁴³. Cela consiste à attribuer une "valeur différente" au "féminin" et au "masculin" : tout ce qui est associé au "féminin" se retrouve "inférieur", donc connoté d'une valeur négative, alors que ce qui est associé au "masculin" est considéré comme "supérieur" et qu'on lui attribue une valeur positive, selon une hiérarchie qui, elle, n'a donc rien de naturelle. Par exemple dans la pensée grecque⁴⁴, où le chaud et le sec sont rapportés au masculin, le froid et l'humide au féminin, la chaleur est une catégorie positive par opposition au froid, catégorie négative et inférieure⁴⁵. Ces associations, cependant, ne sont pas en elles-mêmes identiques selon les cultures : une même caractéristique peut donc se retrouver valorisée à un endroit mais dévalorisée à un autre selon qu'elle est associée au féminin ou au masculin ! F. Héritier (dans *La plus belle histoire des femmes* dont elle est co-auteure) donne l'exemple de l'opposition entre "actif" et "passif"⁴⁶ : en Occident l'"activité" associée au "masculin" est valorisée, et la "passivité" associée au "féminin" dévalorisée ; mais en Inde où la passivité est un signe de sérénité, elle est affectée au "masculin" et valorisée, par rapport à l'activité (vue comme plutôt désordonnée), qui se retrouve associée au "féminin"... et donc dévaluée⁴⁷ !

Conclusion du I et transition :

Donc Françoise Héritier dénonce cette hiérarchie qui n'a rien de naturelle, et qui est un des enjeux majeurs du débat sur féminin / masculin. Cependant, elle se place en tant qu'observatrice de sociétés qui, pendant des millénaires, méconnaissaient en réalité les rôles respectifs des femmes et des hommes dans la reproduction. Son propos à elle n'est donc pas de remettre en cause la différenciation sexuée d'ordre biologique, qu'elle considère comme une donnée "naturelle". Au-delà de la variabilité des cultures, elle met au jour l'impact conceptuel de cette bicatégorisation femme / homme, sur notre mode binaire et surtout asymétrique de pensée⁴⁸.

N'y a-t-il aucun échappatoire à cette bicatégorisation femme / homme ? N'y a-t-il pas des cultures qui remettent en cause cette manière binaire de comprendre le monde qui nous entoure, et plus particulièrement la sexuation, proposant des catégories de genre plus complexes que simplement féminin et masculin ? Et que nous dit la science contemporaine sur ce débat ?...

Nous allons essayer de voir, dans un deuxième temps, dans quelle mesure cette bicatégorisation entre "femme" et "homme" serait non seulement une construction de notre esprit, mais une construction tellement simplificatrice qu'elle en serait erronée, inadéquate à la réalité... Que se passe-t-il réellement dans la nature à ce sujet ? Est-il si simple, si "tranché" que ça de déterminer le sexe d'un être humain d'un point de vue biologique ?...

II. Remise en cause de la bicatégorisation "homme" / "femme" : n'y a-t-il pas un continuum du féminin au masculin ?

II. 1) Au niveau biologique, est-il si facile de déterminer le sexe des êtres vivants sexués, dont les humains ?

Diaporama SVT n°2 :

II. 1) a) Dans la nature, la variété est immense

Explications SVT.

II. 1) b) Chez les humains, un continuum plutôt qu'une bicatégorisation...

Explications SVT.

II. 1) c) Réassignation sexuelle et transsexualisme

Explications SVT.

... retour au PowerPoint...

notions	sexe	identité sexuelle	identité genrée
différenciation normative	"femelle" / "mâle"	"femme" / "homme"	"féminin" / "masculin"
réalité complexe observable	des femelles, des intersexués, des mâles	des femmes, des transsexuelles, des transsexuels, des hommes...	des personnes de genre féminin, transgenres, de genre masculin...
domaines	biologique (notion d'ordre naturel)	corporel et psychologique (d'ordre naturel ? culturel ?... autre ?...)	social (notion d'ordre culturel)

41 Cf. *La plus belle histoire des femmes* : "partout, de tout temps et en tout lieu, le masculin est considéré comme supérieur au féminin." (p. 21).

42 Françoise Héritier, *Masculin / Féminin* tome II : "Dissoudre la hiérarchie", Poches Odile Jacob, 2002.

43 Cf. *Masculin / Féminin* tome I : chapitre I "La valence différentielle des sexes au fondement de la société ?" (p. 24 à 27 "La valence différentielle des sexes"); et tome II : Introduction "Le vivant féminin" (p.15 à 18 "L'identique et le différent..." "... et la différentielle des sexes").

44 Cf. *De génération des animaux* d'Aristote (IVème siècle avant J.-C.) : livre IV (où il étudie la formation de l'embryon et la différenciation des sexes).

45 Les femmes perdent régulièrement leur sang, symbole de vie, associé à la chaleur (d'où l'association du "féminin" au "froid et humide"), alors que les hommes ne perdent pas naturellement leur sang (quand ils le font couler, c'est volontairement, et autant que possible celui des autres, à la guerre !), et les Grecs les placent donc du côté du "chaud et sec" - cette deuxième catégorie reliée au masculin étant valorisée au détriment de la première, reliée au féminin...

46 Cf. dans la revue *Bouddhisme au féminin* le numéro du 30 mai 2012 "l'action juste" : "Entretien avec Françoise Héritier, anthropologue : la valence différentielle des sexes" = interview consultable sur : <http://bf.15actionjuste.free.fr/15heritier.htm>

47 Cf. également *La plus belle histoire des femmes* (co-auteurs : Françoise Héritier, Michelle Perrot, Sylviane Agacinski, Nicole Bacharan) : p. 27.

48 Cf. *Masculin / Féminin* tome II p. 33-34 "Hommes et femmes sont différents, d'une différence qui est apparue irréductible dès les longues aubes de l'humanité pensante, qui nomme et qui classe. Cette différence était directement perçue par les sens, qu'elle soit anatomique ou physiologique. [...] Nous penserions sans doute à l'aide d'un autre arsenal catégoriel si nous n'étions pas sexués."

Conclusion du II. 1) et transition :

Finalement, pour être une femme "pur jus 100% femme" ou un homme "pur jus 100% homme", il faudrait une totale convergence (en allant de l'extérieur vers l'intérieur) entre notre anatomie, nos gonades, nos hormones, nos gènes... En ce sens "la" femme ou l'"homme" (comme des normes qu'on prétendrait trouver dans la nature) n'existent pas : les être humains réels que nous sommes, biologiquement, ne sont que des mixtes très complexes entre tous ces paramètres qui permettent de déterminer notre sexe, et des mixtes évolutifs... Au niveau de la sexuation, "tous" les cas de figure ne sont peut-être pas dans la nature, mais ils sont innombrables ! comme on s'en est bien rendu compte avec les intersexués : ils ne constituent pas "une catégorie" mais une variation de dizaines et dizaines de possibilités innées !... D'un point de vue biologique, et contrairement à ce qu'on pouvait croire au premier abord, il y aurait donc un **continuüm**.

Or en plus des intersexués, chez les humains, ce qui vient donc complexifier et enrichir encore notre tableau, c'est le choix de certainEs d'être des transsexuelLEs ou transgenres... de sorte qu'il devient bien peu pertinent de s'en tenir à une bicatégorisation, prétendument fondée sur la "nature". En effet, si nous n'avons plus affaire à deux catégories naturelles clairement distinctes "femelle" OU "mâles", il est très peu probable que nos identités sexuelles elles-mêmes, ou que nos identités de genre, se réduisent à être simplement une "femme de genre féminin" OU un "homme de genre masculin"

La question qu'on peut se poser du coup est la suivante : quels que soient ses choix, plus ou moins bien assumés, tout être humain (à des degrés divers), n'est-il pas composé de "féminin" et de "masculin", d'un point de vue physique, mais aussi psychique et social ? Féminité et masculinité ne sont peut-être que des potentialités présentes en chacunE : ces potentialités, soit se retrouvent tronquées ou atrophiées par une culture qui cherche à nous formater... soit sont librement développées nous permettant de devenir pleinement nous-mêmes. Ainsi pour les existentialistes tels que la philosophe féministe Simone de Beauvoir⁴⁹ : "on ne naît pas femme, on le devient".

II. 2) L'existentialisme : "on ne naît pas femme, on le devient" S. de Beauvoir

a) Essentialisme^{*50} et existentialisme^{*51} :

Pendant des siècles, ce qui a prévalu en philosophie est l'**essentialisme**^{*52} qui a pour thèse que l'essence⁵³ précède l'existence et lui est supérieure en valeur⁵⁴. Or l'essence* d'un être, c'est ce qui fait d'un être ce qu'il est, ce qu'il y a de plus fondamental en lui. Ainsi au-delà de nos particularités biologiques et culturelles, il y a peut-être une "essence" commune à tout être humain ; ou même, pour le sujet qui nous occupe, peut-être qu'il y aurait une "essence" de "la femme" et une essence de "l'homme", indépendamment des métamorphoses biologiques observables (voire des anomalies particulières qui viennent d'être évoquées) et des variations culturelles considérées du coup comme contingentes. Dans la perspective essentialiste⁵⁵, quels que soient mes choix - ou plutôt illusions de choix - tels qu'adopter un genre différent de mon sexe biologique, ou même recourir à des traitements hormonaux et à la chirurgie (pour modifier mon anatomie), "femme" je reste ou "homme" je reste... Peut-être même que les concepts d'"homme" et de "femme" ne seraient que des "idéas" abstraites, des sortes d'idéaux, que les hommes et les femmes existant, avec toutes leurs caractéristiques singulières (innées et acquises), ne feraient qu'incarner d'une façon bien approximative et imparfaite... Les variations réelles tant naturelles que culturelles, n'enlèveraient rien (ni ne rajouteraient rien) à l'essence même de l'homme, à l'essence même de la femme.

C'est exactement ce que contestent les existentialistes : d'une part, considérer que l'essence précède l'existence, voire qu'il y aurait une essence féminine et une essence masculine qui nous seraient imposées au départ, n'est qu'un postulat non démontré ; d'autre part, il est réducteur d'enfermer les femmes ou les hommes réelLEs dans une "nature" biologique, qui déterminait toute leur existence et tout de leur existence ; autrement dit, être homme, être femme, n'est pas "naturel", puisque l'"essence" des humains n'est pas leur "nature"... voire même ils n'auraient pas d'"essence" !

L'**existentialisme**^{*56} - courant de pensée dont Jean-Paul Sartre (au XXème siècle) est le chef de file - considère en effet que "[...] l'existence précède l'essence [...]"⁵⁷.

49 Simone de Beauvoir (1908-1986) est une philosophe existentialiste française, féministe, tant par son ouvrage (en 2 tomes) *Le deuxième sexe* (Gallimard, 1949) que ses combats militants.

50 **essentialisme** : doctrine selon laquelle l'essence précède l'existence.

51 **existentialisme** : doctrine selon laquelle "l'existence précède l'essence" (Jean-Paul Sartre *L'existentialisme est un humanisme*).

52 Jusqu'au dix-neuvième siècle, la philosophie classique est essentialiste : la primauté de l'essence sur l'existence semble tellement évidente qu'on n'a pas besoin d'en parler (le terme "essentialisme" est surtout employé à partir de l'apparition de l'existentialisme et par opposition à lui).

53 **essence** (du latin "esse" = "être") : ce qui fait d'un être ce qu'il est, ce qu'il y a de plus fondamental en lui.

54 En biologie, l'essentialisme considère que chaque espèce a une essence propre, distincte de celle de l'espèce d'à côté, indépendamment des modifications observables et particulières (ce qui peut rejoindre le "fixisme", par opposition à la théorie de l'évolution* de Darwin). En philosophie, Platon (V-IV siècles avant J-C.), par exemple, est essentialiste (cf. *Phédon*, *Théétète*, et 2ème partie du *Parménide*) : il distingue le "monde intelligible", du "monde sensible" soumis au devenir. Tout ce qui existe dans ce "monde sensible", temporel et changeant, dont nous, est très inférieur ontologiquement aux Idées. Platon oppose donc l'essence et l'apparence. Ainsi nous pourrions nous demander si toutes nos particularités biologiques et culturelles ne seraient pas que des apparences qui nous cachent notre "essence", ce que nous sommes fondamentalement.

55 On retrouve la même approche intellectuelle dans l'essentialisme théologique de Saint Anselme (XIème siècle) dans *Monologium*, (influencé par la philosophie de Platon), ou de Saint Thomas d'Aquin (XIIIème siècle) dans *L'Etre et l'essence* et la *Somme théologique* (influencé par la philosophie d'Aristote), qui défendent d'une part l'idée (commune à plusieurs religions) d'un Dieu créateur ("causa sui" ; le monde connu et même le monde inconnu serait le fait d'une "création ex nihilo" par Dieu) et d'autre part la thèse selon laquelle l'essence précède l'existence. Ce que sont les êtres - leur essence - se trouve préalablement dans l'intelligence divine qui, secondairement, dans un acte créateur, les fait advenir à l'existence (cf. doc. "*mythes de la création*" dans la *Genèse*). Il y a une insistance toute particulière sur le fait que quand Dieu crée les animaux, il les crée "mâles et femelles", et quand il crée l'être humain (ou étymologiquement, le "terreux", le "glaiseux"), là encore il y a cet acte de différenciation sexuée entre l'homme et la femme, avec pour finalité explicite d'éviter l'esseulement (ce qui dépasse donc la simple finalité biologique de la reproduction).

56 cf. Jean-Paul Sartre : *L'existentialisme est un humanisme*, Gallimard, 1946. D'après l'existentialisme athée de Sartre, héritier de Heidegger (XXème siècle ; cf. *L'Etre et le temps*), il faut partir de la subjectivité elle-même. Au contraire du coupe-papier ou autre objet fabriqué par l'artisan en fonction du concept qu'il a préalablement en tête, l'existence individuelle n'est pas le déploiement d'une essence préétablie (ou d'un concept qui se trouverait par exemple dans un entendement divin) ; le sujet conscient choisit sa manière d'exister et devient ce qu'il est au fur et à mesure de ces choix mêmes par lesquels il existe.

57 cf. ib. p. 26.

Or affirmer que **"l'existence précède l'essence"** signifie que l'être humain est "indéfinissable"⁵⁸, il n'est rien à la base, il n'a pas d'essence préétablie. C'est au fur et à mesure de mon existence et des choix que je vais poser, que je vais "devenir" telle et telle personne : c'est moi qui me "fais être" librement et ce que je suis reste toujours ouvert (jusqu'à ma mort). Avec l'existentialisme, on passe des ontologies (c'est-à-dire de philosophies qui accordent la prééminence à l'essence des choses) à des philosophies de la "praxis" ou du "faire" (d'influence marxiste) : "[...] l'homme n'est rien d'autre que ce qu'il se fait. Tel est le premier principe de l'existentialisme." nous dit Sartre dans *L'existentialisme est un humanisme*⁵⁹.

Les existentialistes défendent donc la réalité du "libre-arbitre" : ils ne tombent pas pour autant dans la croyance naïve en une toute-puissance de l'être humain qui choisirait tout (pas sûr du coup qu'ils accorderaient crédit à la "théorie queer" qu'on évoquera plus loin), mais par là, ils contestent clairement la thèse déterministe des biologistes ou des structuralistes, qui nous enfermeraient dans tel sexe décrété à la naissance, ou tel genre établi par la culture. Invoquer le poids des déterminismes, c'est aux yeux de Sartre, le refuge de la "lâcheté". Croire qu'être "femme" ou "homme" m'est imposé par une "nature", c'est une manière de fuir ses responsabilités, de ne pas assumer les choix de vie qui nous font devenir ce que nous sommes.

D'où cette phrase de Simone de Beauvoir : "[o]n ne naît pas femme, on le devient"⁶⁰ - si souvent reprise depuis plus de 60 ans par les courants féministes ainsi que par les actuelles "études de genre"...

Vous trouverez une fiche récapitulative sur ce point sur Magistère, rédigée par Alain Schoda (collègue de philo.).

b) Simone de Beauvoir : "On ne naît pas femme, on le devient."

Cet incipit⁶¹ du tome II du *Deuxième sexe* est donc à comprendre dans cette perspective existentialiste : il n'y a pas au départ une "nature féminine", qui serait toute donnée dès la naissance - que ce soit de façon transcendante par un quelconque "Dieu créateur" ou de façon immanente, fruit imposé d'une évolution naturelle. C'est l'éducation elle-même, d'ordre culturel, qui fait croire à la "femelle humaine" que, dans son "destin" de "femme", elle devrait se conformer à tels ou tels critères (comme la coquetterie), correspondre à telles normes et attentes (tel le passage obligé par la "maternité"). Cette philosophe conteste donc de façon virulente l'essentialisme⁶² et montre à quel point c'est le conditionnement social qui insuffle à la "femme" qu'elle serait "par nature" vouée à être passive, voire "dominée"⁶³. Elle-même a dû lutter contre le patriarcat* et la misogynie* ambiante, puisque son propre père, qui souhaitait avoir un fils qui deviendrait polytechnicien, mais tout de même conscient de l'intelligence hors du commun de sa fille, lui répétait : "tu as un cerveau d'homme" ; pourquoi quand une femme est brillante intellectuellement, faudrait-il considérer qu'elle a "un cerveau d'homme" - sinon par stéréotypes socio-culturels ? Ce sont ces stéréotypes du féminin (et du masculin) et de leurs "rôles" respectifs qu'essaie de démonter S. de Beauvoir, tant en analysant dans le *Deuxième sexe*, les différents aspects de la vie des femmes⁶⁴, que par ses propres choix de vie, puisque pour préserver son indépendance, elle a elle-même refusé de se marier avec J.P. Sartre et - contrairement aux conventions de l'époque - ils restèrent liés tout en vivant chacun diverses "amours contingentes" (y compris pour S. de Beauvoir avec des femmes puisqu'elle était bisexuelle*).

Donc pour les existentialistes telles S. de Beauvoir, non seulement il n'y a pas une "nature féminine" ou une "nature masculine", mais (par rapport à notre question initiale) on se rend compte qu'il est peu pertinent de croire qu'on peut "être" femme ou "être" homme, puisqu'il s'agit plutôt d'un "devenir" perpétuel, où ce que je deviens dépend de mes propres choix. Dans cette perspective, rien n'est figé : la thèse selon laquelle "[o]n ne naît pas femme, on le devient", qu'on pourrait compléter en "on ne naît pas homme : on le devient" ne signifie donc en aucun cas qu'à telle "date" on aurait atteint les "critères" qui feraient enfin de nous des femmes et des hommes. "On ne naît pas femme" ou homme selon une "nature" imposée au départ tel un "destin", on ne cesse de "naître" à soi-même, selon un devenir toujours ouvert, que construisent les choix que l'on assume au fur et à mesure où l'on existe... Ce "devenir" est bien un processus perpétuel...

Cependant, naître sans cesse à soi-même "femme" ou "homme" ne relève pas d'une création "ex nihilo". Ce n'est pas un hasard si la 2ème partie du tome II du *Deuxième sexe* s'intitule "Situation" : pour les existentialistes, je n'exerce ma liberté "qu'en situation". Etre libre, ce n'est pas ne rencontrer aucune résistance (biologique, sociale...) ; c'est choisir ce que je fais et par là ce que je deviens, en fonction des obstacles imposés par la réalité⁶⁵. Il y a ici complémentarité entre les déterminismes, toutes ces lois incontournables du réel, et la liberté qui les utilise, en fonction de ses propres fins, de ses "projets". Etre libre, ce n'est pas avoir n'importe quel corps, ni être détaché de toute culture, de toute histoire... mais bien "me" choisir à partir du corps - en l'occurrence sexué - qui est le mien, avec ses particularités anatomiques (parfois ses anomalies), "me" choisir à partir de toute l'éducation reçue malgré moi, les normes sociales intégrées plus ou moins inconsciemment.

58 cf. ib. p. 29sq.

59 cf. ib. p. 30.

60 cf. S. de Beauvoir : *Deuxième sexe* tome II "L'expérience vécue" (Première partie "Formation", chap. 1er "Enfance", Gallimard p. 13, 1949).

61 "On ne naît pas femme : on le devient. Aucun destin biologique, psychique, économique ne définit la figure que revêt au sein de la société la femelle humaine ; c'est l'ensemble de la civilisation qui élabore ce produit intermédiaire entre le mâle et le castrat qu'on qualifie de féminin. Seule la médiation d'autrui peut constituer un individu comme Autre. En tant qu'il existe pour soi l'enfant ne saurait se saisir comme sexuellement différencié. [...] Jusqu'à douze ans la fillette est aussi robuste que ses frères, elle manifeste les mêmes capacités intellectuelles ; il n'y a aucun domaine où il lui soit interdit de rivaliser avec eux. Si, bien avant la puberté, et parfois même dès sa toute petite enfance, elle nous apparaît déjà comme sexuellement spécifiée, ce n'est pas que de mystérieux instincts immédiatement la vouent à la passivité, à la coquetterie, à la maternité : c'est que l'intervention d'autrui dans la vie de l'enfant est presque originelle et que dès ses premières années sa vocation lui est impérieusement insufflée." (*Le deuxième sexe* tome II, "L'expérience vécue", partie I "Formation", chapitre 1er "Enfance") (Gallimard p. 13-14).

62 Dans le tome II du *Deuxième sexe*, elle conteste l'essentialisme en quatre parties (I. Formation, II. Situation, III. Justifications, IV. Vers une libération).

63 cf. également Pierre Bourdieu : *La domination masculine*, Editions du Seuil, 1998.

64 Dans le tome II du *Deuxième sexe*, elle examine de façon critique les différents aspects de la vie des femmes, de l'enfance à l'adolescence, en passant par le lesbianisme, le mariage, la maturité, la prostitution, la vieillesse... pour les libérer de cette position d'infériorité qui leur a été assignée historiquement et culturellement.

65 "Il n'y a de liberté qu'en situation, il n'y a de situation que par la liberté" Sartre *L'Être et le néant* (partie IV "Avoir, faire et être" ; Gallimard, 1943, p. 534).

Il y a un double enjeu à cette thèse beauvoirienne, moral (= responsabilité individuelle) et sociétal (= responsabilité collective) : non seulement les femmes ne sont pas condamnées à ce que le genre socialement construit fait d'elles, puisqu'être femme (ou homme) ne s'appuie pas sur une "nature" préétablie déterminant telle existence genrée, mais elles n'en sont pas les victimes non plus. A elles de devenir celles qu'elles veulent être ! En effet, d'après les analyses existentialistes, la victimisation n'est que le refuge de la lâcheté, une manière de ne pas assumer l'angoisse de la liberté. Il y a une responsabilité à être passive et dominée, comme il y en a une pour les hommes à être "macho*" et harceleurs⁶⁶ ou même - plus pernicieux - à jouir du "privilège masculin"⁶⁷ sans même en être conscients... Pas plus qu'il y aurait une "destinée" à être douces, sensibles ou soumises pour les femmes, il n'y a une quelconque "fatalité" pour les hommes à devoir écraser l'autre sexe pour se sentir "viril", puisqu'à partir de circonstances que nous ne choisissons pas (par exemple des droits inégaux et/ou un certain machisme ambiant) c'est à chacune et chacun de se positionner en fonction de ses propres valeurs et d'assumer ses choix ; c'est à chacune et chacun, de façon responsable, de se libérer justement de tous ces "conditionnements genrés" dont il ou elle prend conscience...

Transition :

Les "gender studies" ou "études de genre"* sont les héritières à la fois du structuralisme et de ces analyses existentialistes - deux courants qu'elles entendent cependant largement dépasser.

Que sont les "études de genre" ? et quels sont leurs apports spécifiques sur la question qui nous occupe ?

II. 3) Que sont les "études de genre" (ou "gender studies") ?

a) Contexte et héritages

On regroupe sous l'appellation "études de genre"*⁶⁸ des travaux et des recherches interdisciplinaires portant sur les identités sexuées et genrées, et sur leur construction comme normes au sein d'une société à une époque donnée. En lien avec différents courants féministes contemporains, les "gender studies" sont au croisement de la sociologie, la psychologie et la psychanalyse, la philosophie, l'anthropologie, l'histoire, la politique, l'art, la littérature, la biologie... le point commun - transversal à toutes ces disciplines - étant de s'interroger les rôles respectifs du sexe, comme donnée biologique "naturelle", et du genre, comme construction sociale "culturelle".

Les "gender studies" se développent d'abord aux Etats-Unis, à partir des années 1980 ; ces travaux sont influencés par ce que les américains appellent la "French theory"⁶⁹ (méconnue en tant que telle par les français eux-mêmes jusqu'à la fin du XXème siècle !), qui correspond aux courants philosophiques, et aux théories littéraires et sociales, apparus dans les années 1960 dans les universités françaises et développés par des penseurs tels que (par ordre chronologique) : Jacques Lacan, Simone de Beauvoir, Claude Lévi-Strauss, Louis Althusser, Michel Foucault, les philosophes Gilles Deleuze⁷⁰, Jean Baudrillard⁷¹, le sociologue Pierre Bourdieu⁷², le philosophe Jacques Derrida⁷³, la théoricienne féministe Monique Wittig⁷⁴, et l'écrivaine pionnière dans les études

66 Lire et faire acheter par tous les CDI de lycées l'album de bande dessinée *Les crocodiles* de Thomas Mathieu (Le Lombard, 2014).

Présentation de l'éditeur : "Thomas Mathieu illustre des témoignages de femmes liés aux problématiques de rue, le machisme et le sexisme ordinaire. Son travail s'inscrit dans un mouvement plus large de prise de conscience et d'une nouvelle génération de féministes qui utilisent internet pour réfléchir et informer sur des concepts tels le "slut-shaming" ou le "privilège masculin". Dans ses planches, les décors et les personnages féminins sont traités en noir et blanc de manière réaliste tandis que les hommes sont représentés sous la forme de crocodiles verts. Le lecteur ou la lectrice est invité à épouser le point de vue de la femme qui témoigne et à questionner le comportement des crocodiles particulièrement quand ils endossent le rôle stéréotypé de dragueurs/prédateurs/dominants." Album en lien avec le "Projet Crocodiles" : <http://projetcrocodiles.tumblr.com/> qui peut servir de base à une réflexion avec les élèves sur l'opposition entre "culture du viol" et "culture du consentement"...

67 Cf. <http://basseintensive.internetdown.org/IMG/pdf/privilegeblancmasculin.pdf> = étude de Peggy Mc Intosh (chercheuse américaine contemporaine) "White privilege : unpacking the invisible knapsack" (1988) ou "Déballer le havresac invisible" (2005) - document repris dans l'infokiosque de *La Lessiveuse* : https://remuermotremerde.poirvon.org/uploads/2014/09/le-privilege-masculin_le-privilege-blanc.pdf sous le titre "Le privilège masculin – le privilège blanc" car P. Mc Intosh y fait le lien entre le refus d'identifier les "privilèges masculins" dans la société, et celui de reconnaître le "privilège blanc" par ceux qui en bénéficient...

68 **études de genre** (ou "gender studies") : recherches et travaux interdisciplinaires sur les identités sexuées et genrées, et sur leur construction comme normes au sein d'une société à une époque donnée.

69 **"french theory"** : corpus de théories philosophiques, littéraires et sociales, apparues dans les années 1960 dans les universités françaises, développées par des penseurs tels que J. Lacan, S. de Beauvoir, C. Lévi-Strauss, L. Althusser, M. Foucault, G. Deleuze, J. Baudrillard, P. Bourdieu, J. Derrida, M. Wittig, H. Cixous...

70 Gilles Deleuze (1925-1995) est un philosophe français, qui considère la philosophie comme créatrice de concepts (cf. *Qu'est-ce que la philosophie ?* écrit avec Félix Guattari, Les Editions de minuit, 1991).

71 Jean Baudrillard (1929-2007) est un philosophe français, théoricien post-structuraliste de la société contemporaine.

72 Pierre Bourdieu (1930-2002) est un sociologue français, qui met au jour quels déterminismes sont à l'œuvre dans la reproduction des hiérarchies sociales, et comment la "violence symbolique" est (non intersubjective, mais) structurale et infra-consciente, c'est-à-dire non perçue comme telle par les agents concernés (cf. *La domination masculine*, Editions du Seuil, 1998). Par un "structuralisme constructiviste", il entend dépasser l'opposition entre la soumission de l'individu à des structures qui le dépassent (structuralisme) et l'action libre et rationnelle des agents des activités sociales (constructivisme), par une vision non pas statique mais diachronique : l'agent construit des structures, qui à leur tour conditionnent l'action de ces agents, et ainsi de suite.

73 Jacques Derrida (1930-2004) est un philosophe français, chef de file du "déconstructivisme" (cf. *De la grammatologie*, Les Editions de minuit, 1967) : cette méthode d'analyse des textes littéraires et philosophiques les décontextualise pour, en particulier, en démonter les dualismes (âme/corps, nature/culture, féminin/masculin, etc.) car l'un des termes est toujours valorisé au détriment de l'autre, sans remise en cause, et elle consiste à remonter, au-delà de l'apparente cohérence du discours de l'auteur, à ses origines implicites, pour en mettre au jour les sujets évités et idées réprimées (influence de Freud). Car les concepts "différent" au sens de la "différance" ; ils ne sont jamais pleinement en eux-mêmes (dans une présence qui renverrait d'un coup à une vérité première), mais se temporalisent, remettent à plus tard ce qu'ils signifient... la "différance" est le mouvement "producteur" des différences, car les signes ne peuvent être définis que par le recours à d'autres signes desquels ils diffèrent, et ainsi de suite (cf. *L'Écriture et la différence*, Seuil, 1967). La "déconstruction" n'est donc pas destruction, mais déplacement des oppositions et des concepts.

74 Monique Wittig (1935-2003) est une théoricienne "queer" française, matérialiste, romancière (cf. *L'Opopanax*) et féministe engagée ; elle combat l'hétéronormativité de la "pensée straight" et revendique le lesbianisme en tant que positionnement politique (cf. *La pensée Straight*, Editions Amsterdam, 2013, reprise d'une conférence de 1978 et d'articles de 1979).

de genre en France, Hélène Cixous⁷⁵ (cette liste est non exhaustive !)... Les œuvres de ces intellectuelLes françaisES, pour la plupart post-structuralistes, voire déconstructivistes, ont donc fourni le socle théorique des études de genre américaines des années 1970-1980, revenues chez nous à travers elles au début du XXIème siècle. Pour comprendre la critique de la naturalisation du genre et même du sexe, dans les "gender studies", il faut donc connaître ces pensées qui les nourrissent.

Le "post-structuralisme"^{*76} (aussi appelé "post-modernisme"), est un courant de pensée qui récuse la conception moderne de l'être humain comme sujet rationnel et autonome ; s'opposant à la fois à l'essentialisme et à l'existentialisme, il privilégie l'importance du langage et du symbolique, et analyse les "structures" dans lesquelles se construisent les phénomènes sociaux (dont celles du langage), non dans leur stabilité, mais dans leur caractère mouvant.

Le "déconstructivisme"^{*77} est une méthode d'analyse des textes littéraires et philosophiques, qui consiste à les sortir de leur contexte, et à décomposer les structures du langage dans lequel ils sont rédigés, pour en dévoiler les postulats, les sujets inconsciemment évités, les contradictions... ce qui permet de les ouvrir à une multiplicité d'interprétations. Ainsi Derrida "déconstruit" par exemple les opposés "nature/culture", "sensible/intelligible", "féminin/masculin", etc. Il considère que la frontière entre le masculin et le féminin est floue, certaines filles étant justement considérées comme des "garçons manqués" et des hommes étant qualifiés d'"efféminés" ; et la pluralité des orientations sexuelles, qui relèvent des choix variés des individus, ainsi que le transsexualisme, ouvrent sur une "indécision"⁷⁸. Derrida relativise la notion de sexe, qui n'a pas de contraire, et ne distingue certainement pas les être humains de façon "naturelle" (ou ontologique) entre eux ; chacun construit et choisit son identité de façon fluide. Ce sont de telles idées dont vont s'emparer les "études de genre" puis la "théorie queer".

b) Le "genre"^{*79} : (non une "théorie" mais) un outil conceptuel :

Une "théorie" est un corpus unifié de vérités, dans un domaine d'étude particulier, or si les "études de genre" ont indéniablement des postulats et influences communs, elles ne forment pas pour autant un ensemble synthétique et cohérent d'idées définitivement convergentes sur le "genre" ! Une telle appellation est d'autant moins rigoureuse que ces travaux se placent, comme nous venons de le voir, dans une perspective déconstructiviste.

Le "genre"^{*} n'est donc pas une "théorie", mais un "outil conceptuel", fécond d'un point aussi bien théorique pour expliquer le réel (en mettant au jour ce que nos rôles sociaux ont de construit), que d'un point de vue pratique pour le modifier (dans une perspective socio-politique). Or non seulement la notion de "genre"⁸⁰ n'implique pas en elle-même une bicatégorisation (par exemple entre le genre "féminin" et le genre "masculin"), mais elle n'a évidemment rien de "naturel" ; elle vient de la manie "taxinomique" des humains - la taxinomie étant la science de la classification des éléments d'un domaine considéré (en particulier, en biologie, la classification des organismes vivants). Or l'on observe que les catégories qui nous permettent de classer les éléments du réel varient dans le temps et dans l'espace. Ainsi, indépendamment de l'emploi du terme en sciences sociales, on peut parler de façon très large du "genre humain" (tous sexes confondus), ou du "genre" comme niveau intermédiaire en biologie entre la "famille" et l'"espèce"⁸¹, ou encore quand on observe les caractéristiques communes des "mâles" ou des "femelles" d'une espèce, on va classer tel animal sexué comme étant de "genre masculin" ou de "genre féminin" (sans aucune connotation sociale ni éthologique).

Toutefois le point commun à mettre des étiquettes, par exemple en considérant qu'un homme est du "genre masculin" et une femme du "genre féminin", c'est qu'il s'agit de constructions intellectuelles - quand bien même ces "étiquettes" se retrouvent justifiées a posteriori par la "nature". Ainsi le linguiste indien Patanjali (env. IIème siècle avant Jésus-Christ) considère que les trois "genres grammaticaux" du sanskrit proviennent des trois "genres naturels". Le *Kāmasūtra* (rédigé entre les IVème et VIIème siècles) distingue en effet une "nature masculine" ("pums-prakṛti"), une "nature féminine" ("stri-prakṛti"), et une "3ème nature" ("tritva-prakṛti")... les "hijras" (qui sont des milliers en Inde) incarnent cette "3ème nature" et considèrent qu'ils ne sont ni des hommes ni des femmes, mais des individus asexués.

D'autres sociétés admettent un "troisième sexe" : comme l'explique par exemple l'anthropologue contemporain Bernard Saladin d'Anglure, chez les Inuit, les "sipiniit" (de "sipi" = "se fendre", qui renvoie à la capacité du bébé de "changer de sexe" à la naissance) forment eux aussi une autre catégorie que celles des "hommes" et des "femmes"⁸².

Depuis 2013 en Allemagne, l'état civil (en plus des genres "féminin" et "masculin") reconnaît un troisième "genre" quand le sexe est "indéterminé". Donc les catégories évoluent et varient selon les cultures, signe même qu'on n'a pas affaire à des données innées, figées et universelles.

75 Hélène Cixous (née en 1937) est une écrivaine et critique littéraire française, féministe engagée : en 1974, elle fonde le "Centre d'études féminines", pionnier en Europe, ce laboratoire de recherches pluridisciplinaires deviendra ensuite le "Centre d'études féminines et d'études de genre" (Université Paris VIII).

76 **post-structuralisme** (ou "post-modernisme") : courant de pensée qui critique l'essentialisme, privilégie l'importance du discours et du symbolique, et analyse les "structures" dans leur caractère mouvant.

77 **déconstructivisme** : méthode d'analyse textuelle qui, en décontextualisant le texte, et en décomposant la structure du langage dans lequel il est rédigé, permet d'en dévoiler les postulats sous-entendus, les omissions et contradictions, ouvrant ainsi à une multiplicité d'interprétations.

78 L'"indécidabilité" est le principe selon lequel il est impossible de déterminer de façon certaine le sens d'un énoncé, non qu'il fasse défaut, mais qu'à cause de la "déconstruction", il s'ouvre à une multitude de significations explorables à l'infini. Ce principe d'indécision appliqué dans le domaine du genre, déconstruit les identités sexuées et les conceptions traditionnelles selon lesquelles l'homme est "homme" et la femme est "femme".

Cf. ONDOUA Hervé. Jacques Derrida et la déconstruction du genre et de l'identité : vers une nouvelle approche médiatique et anthropologique. Signes, Discours et Sociétés [en ligne], 12. Sens et identités en construction : dynamiques des représentations : 1er volet, 31 janvier 2014.

Disponible sur Internet : <http://www.revue-signes.info/document.php?id=3228>. ISSN 1308-8378.

79 **genre** (en sciences sociales) : construction sociale, qui attribue de façon différenciée aux hommes et aux femmes, des rôles, des statuts, des qualités, des aptitudes (considérés comme "masculins" ou "féminins").

80 Le mot "genre" (de la même famille que "générer", "gènes", etc.) vient du latin "genus.genesis", et a au départ une extension très large : origine, naissance, race, espèce, genre, sorte, type, manière... Cette notion de "genre" sert juste à classer des êtres ou des objets ayant des similitudes (et/ou une même origine).

81 Exemple : entre la "famille" "canidae" et l'espèce "canis lupus" s'intercale comme classification le genre "canis".

82 cf. *Réflexions anthropologiques à propos d'un '3e sexe social' chez les Inuit* de Bernard Saladin d'Anglure (2006) :

Version numérique : http://www.transidentite.fr/fichiers/ressources/3e_sexe_social_inuit.pdf

Ces catégories de genre sont souvent intraduisibles pour nous, tels que les "mahu" en Polynésie : ce mot "mahu" désigne un "homme-femme" (ce qui est donc une très mauvaise manière de le dire, mais présente l'avantage de contester la naturalité des notions d'homme ou de femme, puisque le "mahu" n'est ni l'un ni l'autre !) ; étymologiquement "mahu" signifie "esprit trompeur", et le terme est parfois traduit par un "efféminé" ou "travesti", ou "homme douceur". En faisant une lecture ethnocentrique de cette réalité tahitienne traditionnelle, on expliquerait que ces personnes mâles ont une identité genrée féminine, puisqu'elles ont des postures et des manières de s'habiller (bijoux, etc.) féminines et partagent les tâches des femmes, tout en restant des "hommes" du point de vue de leur identité sexuelle... Les "mahu", très bien intégrés socialement, ont pour certains des partenaires "hommes", tandis que d'autres se marient avec des femmes... le mot "mahu" ne désigne donc pas une orientation sexuelle, et ce "genre" qu'on ne peut comprendre que dans le contexte idoïne, casse l'hétéronormativité occidentale⁸³.

Pour penser le "féminin", le "masculin" ou tout autre "genre" ("mahu", "spiniit", etc.), nous sommes donc éminemment tributaires de notre langue : c'est cette importance de langue que mettent en valeur les "études de genre" - héritières en cela de la thèse d'Émile Benveniste selon laquelle "nous pensons un univers que notre langue a d'abord modelé"⁸⁴.

Les mots de notre langue nous permettent de découper le réel, et le domaine de la sexuation n'échappe pas à ce phénomène ; les langues, très variées et variables, sont comme un prisme à travers lequel nous repérons différents genres chez les humains. Il faut donc se rendre à l'évidence, la bicatégorisation "homme"/"femme", qui nous semblait tellement aller de soi au départ, n'a rien d'universel, ce n'est pas un décalque de la nature telle qu'elle se donne à nous de façon claire et définitive. C'est notre interprétation culturelle du réel, c'est une construction intellectuelle susceptible de différer selon les époques et les sociétés...

Mais faudrait-il alors admettre que "tout est construit" ? "Homme" et "femme" ne sont-elles que des catégories arbitraires ?

II. 4) Les apports des "études de genre"

a) Importance de la "performativité" : J. Butler *Trouble dans le genre*

Les "études de genre" et les féministes telles que Judith Butler, Anne Fausto-Sterling aux États-Unis, ou Marie-Hélène Bourcier, Monique Wittig en France... font valoir l'importance de la "performativité" : à la fois celle que nous subissons du fait de notre culture et de notre langue, et à la fois celle que nous pouvons exercer pour changer ensemble de façon effective les relations entre les femmes et les hommes. Qu'est-ce que la "performativité" ?

En linguistique, cette notion a été développée par John Langshaw Austin dans *Quand dire, c'est faire*⁸⁵ (*How to do things with words* ou "comment faire des choses avec des mots") : c'est le fait, pour un signe linguistique, de réaliser l'action qu'il énonce, en l'énonçant (exemples : le fait de dire à son ami "je te promets de venir demain à ton anniversaire" constitue en soi une promesse, ou encore, quand le maire prononce "je vous déclare mari et femme", c'est ce qui fait que les deux personnes deviennent "mariées" - et non les signatures qui ne font qu'entériner l'acte -, il s'agit bien dans ces deux cas de phrases "performatives"). Cette qualité performative des mots nous amène à sortir d'une conception naïve de la langue comme d'une sorte d'inventaire neutre qui décrirait simplement le donné naturel : ce sont les mots pour le dire, qui "rendent réels" tel acte, telle situation, ou ici telle particularité sexuée...

En clair, si l'on admet que mots "réalisent" ce qu'ils énoncent, ce n'est pas la "nature" qui fait de nous des filles ou des garçons ; c'est le fait même de dire du bébé "c'est un garçon" ou "c'est une fille" qui fait de lui un "garçon" ou une "fille" (ou une personnes d'un 3ème sexe ou genre)... de sorte ici que les mots font advenir ce qui n'existerait pas sans eux.

Cette thèse est tout à fait centrale dans l'œuvre de Judith Butler⁸⁶ et en particulier dans son ouvrage *Trouble dans le genre* (*Gender Trouble* date de 1990, mais n'a été traduit en français qu'en 2005 - c'est pourquoi nous en avons surtout entendu parler de façon récente). Cette philosophe américaine, féministe radicale (XX-XXIèmes siècles), essaie de montrer à quel point le réel en général et la distinction homme/femme en particulier, se trouvent tout en entier sous le dépendance du langage. D'après sa théorie de la "performance du genre", le "masculin" et le "féminin" n'ont rien de naturel, mais ce sont des "performances" sociales : cela signifie que le "genre" n'existe pas en lui-même, mais uniquement en tant que norme apprise, exécutée, répétée, et transmise par tous nos actes et nos discours. En fait, dénonce Judith Butler dans *Trouble dans le genre*, nous parlons et pensons dans une langue marquée par le genre et en particulier par une bicatégorisation masculin/féminin ; mais cette "performativité de genre" n'est pas que discursive, elle est aussi pratique ; c'est à travers tous les gestes et postures que nous adoptons depuis l'enfance que nous intégrons un certain "genre", dans notre psychisme, dans notre compréhension intellectuelle du monde... et dans notre corps, de sorte qu'il y a ici inversion entre la conséquence et la cause : alors que l'on croyait que notre corps sexué était à l'origine de notre identité de femme ou d'homme, cette fois c'est l'identité genrée, purement construite, qui régit la matérialité du corps. Il est d'autant plus important de prendre conscience que ni le "genre" ni même le "sexe" ne sont de simples données naturelles qui s'imposeraient définitivement à nous, que les discours et les actes qui "in-forment" nos corps et

83 Les "mahu" sont parfois confondus à tort avec les "rae rae" (travestis ou transsexuels) : "rae rae" est un mot plus récent, dû à l'arrivée des occidentaux chrétiens ; à cause du développement de l'homophobie, ils ont été rejetés socialement... A l'opprobre subie par les rae rae, s'oppose donc le respect dont bénéficient les mahu - "figure historique, voire mythique de la civilisation polynésienne" : cf. le sociologue Philippe Lacombe ("Les identités sexuées et "le troisième sexe" à Tahiti", *Les cahiers de genre*, n° 45, 2008).

84 cf. E. Benveniste : *Problèmes de linguistique générale* (vol. I chap. 2, Gallimard, 1966).

85 cf. *How to do things with words* du philosophe anglais John Langshaw Austin (Ed. Urmsen, 1962) ; *Quand dire, c'est faire* (Éditions du Seuil, 1970).

86 Judith Butler est une philosophe et féministe américaine (née en 1956), engagée (entre autres) pour la défense des droits des lesbiennes et des homosexuels ; au sein des "études de genre", elle développe sa théorie de la "performativité de genre" : la "performance" n'est pas un acte singulier, ni un événement ponctuel, mais la répétition régulière et contrainte de normes genrées (telles que le sujet qui les transgresserait serait menacé d'ostracisme).

Cf. *Gender Trouble : Feminism and the Subversion of Identity* (Routledge, 1990) = *Trouble dans le genre*, sous-titre "pour un féminisme de la subversion" (Éditions La Découverte, 2005) ; *Bodies That Matter : On the Discursive Limits of "Sex"* (Routledge, 1993) = *Ces corps qui comptent. De la matérialité et des limites discursives du "sexe"*, Amsterdam, 2009) ; et *Excitable Speech : A Politics of the Performative* (Routledge, 1997) ; *Le Pouvoir des mots ; discours de haine et politique du performatif*, Amsterdam, 2008).

nos identités (c'est-à-dire qui les construisent selon certaines normes culturelles) n'ont rien de neutres ! Ainsi les études de genre dénoncent aussi bien la misogynie du langage, que le sexisme de bien des pratiques (homophobes, machistes, etc.)... l'enjeu de ces travaux (n'en déplaisent à leurs détracteurs) est bien de défendre l'égalité entre les sexes, les genres, les orientations sexuelles... et de promouvoir la reconnaissance de la plus grande diversité possible.

b) "Tout est-il construit ?" :

Si il n'y pas deux catégories mais un continuum, découpé arbitrairement selon les différentes cultures, il faut alors admettre que "tout est construit" (un peu comme I. Newton a découpé l'arc-en-ciel en sept couleurs, alors que nous savons que le spectre de la lumière est continu - une continuité d'environ 150 couleurs -, et que selon les cultures certains y voient de 3 à 9 couleurs !). Du point de vue philosophique, ce courant de pensée selon lequel les phénomènes sociaux sont construits, est le "**constructivisme**"⁸⁷. Or si les phénomènes sociaux sont de pures constructions - par exemples la bicatégorisation de l'humanité, l'hétéronormativité, ou encore le système patriarcal⁸⁸... alors on va pouvoir les déconstruire (par exemple, détruire cette hiérarchie, fondée sur une division artificielle entre les hommes et les femmes) pour les reconstruire autrement - par exemple en faisant valoir qu'il n'y a qu'un seul "genre homo" indépendant du sexe, de sorte que tous les être humains soient enfin égaux. C'est bien ce que défendent plusieurs féministes dont Judith Butler, mais aussi la biologiste Anne Fausto-Sterling⁸⁹, qui essaient de "perforer" les clichés que les "genres" masculin/féminin véhiculent avec eux. Ainsi, dans *Trouble dans le genre*, Judith Butler, observe que si des couples homosexuels "butch-fem"⁹⁰ se forment, à l'instar des couples hétérosexuels, c'est bien que les identités (lesbiennes ici) sexuelles et genrées ne sont déterminées ni par le sexe biologique, ni par l'orientation sexuelle. En clair, on peut très bien se sentir "masculine" (butch) en étant une femme. Ou l'écrivain François Coupry intitule l'un de ses ouvrages : *Je suis lesbien*⁹¹, pour un homme hétérosexuel ayant une identité de "femme"⁹²... Même sans aller jusque là, imaginons une femme belliqueuse, ou simplement, qui se contenterait d'entrer dans un bar en roulant des mécaniques, exigeant d'une voix forte et autoritaire qu'on la serve, serait-elle perçue comme une vraie "femme" "féminine" ? Si un homme est doux voire effacé, ou qu'il entre dans la pièce en ondulant des hanches, et sollicite timidement de l'aide d'une voix très haut perchée, serait-il considéré comme un vrai "homme" "viril" ? Faut-il alors considérer que ce sont ces personnes qui, par leurs postures et manières de parler, sèment le "trouble dans le genre" (pour reprendre le titre du livre de Butler) ? Ou est-ce notre regard qui est troublé par nos fixations mentales tellement "genrées", et assimilées inconsciemment depuis le plus jeune âge, que nous en perdons tout esprit critique ? Car quel est donc le rapport entre nos organes génitaux et notre manière de marcher, ou le fait de devoir se consacrer à la broderie pour l'une, ou se sacrifier pour son pays en partant faire la guerre pour l'autre ? Il n'y a aucun lien nécessaire, nous disent les études de genre. Pour Judith Butler, non seulement nos rôles sociaux genrés sont construits, interchangeable, mais le "sexe" lui-même n'est qu'une "construction culturelle"⁹³.

En 1993, Anne Fausto-Sterling, essaie de faire prendre conscience de la complexité de la question, de façon volontairement provocatrice, dans un article intitulé "Les cinq sexes : pourquoi mâle et femelle ne suffisent pas"⁹⁴ : elle y propose alors cinq termes ("mâle", "femelle", "merme", "ferm" et "herm") - mais sur lesquels elle reviendra plus tard, en particulier dans "Les cinq sexes revisités"⁹⁵, tenant compte des critiques des intersexués eux-mêmes. Dans la lignée de Michel Foucault, A. Fausto-Sterling dénonce le "biopouvoir" et comment les "progrès médicaux" sont au service d'une normalisation des corps et d'une prise de contrôle sur eux⁹⁶. Rejetant cet idéal "platonicien" de bicatégorisation des êtres humains entre "hommes" et "femmes"⁹⁷, elle conteste que notre "genre" soit déterminé par notre sexe biologique, faisant valoir que "masculinité" et "féminité" sont présents en chacun de nous⁹⁸. Finalement peu importe la terminologie, toujours inadéquate, du moment qu'on comprend qu'il n'y a pas plusieurs catégories, mais bien un "continuum" du féminin au masculin, et qu'il faut sinon dissoudre, au minimum dépasser la bicatégorisation mâle / femelle.

87 **constructivisme** : (épistémologie) doctrine selon laquelle notre connaissance de la réalité est le produit de l'esprit humain en interaction avec elle ; (sociologie) doctrine selon laquelle les phénomènes sociaux sont construits.

88 **patriarcat** (du latin "pater" = "père" et du grec "arkhê" = "pouvoir") : (sociologie) organisation sociale fondée sur la détention de l'autorité domestique et politique par les hommes chefs de famille.

89 Anne Fausto-Sterling est une biologiste américaine (née en 1944), spécialiste de la biologie du genre, de l'identité sexuelle et genrée : cf. *Myths of gender : biological theories about women and men* (Basic Books, 1992). Dans *Sexing the body : gender politics and the construction of sexuality* (New York, Basic Books, 2000) ou pour la traduction française, *Corps en tous genres : la dualité des sexes à l'épreuve de la science* (Editions La Découverte "Genre et sexualité", 2012), elle critique la bicatégorisation homme/femme au profit de la thèse d'un "continuum sexuel", et y dénonce d'une part, sur le plan social et médical, les inutiles violences subies par les intersexués (les "réassignations" sans consentement, ou chirurgies post-natales pour standardiser leurs organes génitaux), d'autre part, sur le plan épistémologique, la science dans ce qu'elle est une construction sexiste du réel, bien éloignée de ses prétentions affichées de savoir objectif et a-culturel.

90 **butch - fem** : identités lesbiennes sexuelles et genrées - "butch" désignant l'identité lesbienne masculine et "fem" l'identité lesbienne féminine. A partir des années 1970, ce mimétisme des couples hétérosexuels (par les couples homosexuels) a été critiqué, voire abandonné...

91 cf. *Je suis lesbien* de François Coupry, Balland, 1978.

92 Ou encore l'écrivaine Marie-Aude Murail, dans son premier livre autobiographique *Passage* (Pierre-Marcel Favre, 1985), s'identifie à un garçon, attiré par les garçons... donc "gay".

93 "Les fait prétendument naturels du sexe sont-ils produits à travers différents discours scientifiques qui servent d'autres intérêts, politiques et sociaux ? Si l'on mettait en cause le caractère immuable du sexe, on verrait peut-être que ce que l'on appelle "sexe" est une construction culturelle au même titre que le genre ; en réalité, peut-être le sexe est-il toujours déjà du genre et, par conséquent, il n'y aurait plus vraiment de distinction entre les deux." J. Butler, *Trouble dans le genre* (chap. 1 "Sujets de sexe/genre/désir", p.69).

94 cf. *Les cinq sexes* d'Anne Fausto-Sterling, Editions Payot et Rivages, 2013 ("The five sexes : why male and female are not enough" *The Sciences mars-avril 1993*, p.20-24).

95 cf. "The five sexes, revisited" (*The Sciences juillet-août 2000*, p.19-23).

96 Ib. p. 60-61 : "Le traitement de l'intersexuation au siècle dernier offre un bel exemple de ce que Michel Foucault appelle le biopouvoir. Les connaissances acquises en biochimie, en embryologie, en endocrinologie, en psychologie et en chirurgie ont permis aux médecins de contrôler le sexe même de l'être humain. Un examen minutieux est nécessaire, tant les contradictions sont nombreuses avec ce type de pouvoir." ; et *Corps en tous genres* (La Découverte, 2012).

97 cf. *Les cinq sexes* d'Anne Fausto-Sterling, Editions Payot et Rivages, 2013, p. 74-75.

98 cf. ib. p. 85-86.

Monique Wittig⁹⁹ abonde dans le sens de cette remise en cause, en étant plus radicale encore, en raison de prises de position très politiques sur cette question du "genre". Dans *La pensée Straight*¹⁰⁰, elle insiste sur l'importance de la performativité du langage comme arme politique, et l'applique, quand elle lance à la fin de cet ouvrage (reprise de conférences antérieures) : "les lesbiennes ne sont pas des femmes"¹⁰¹. Par là, elle veut casser le mythe de "la-femme" - telle une essence éternelle - que figent nos discours et nos pratiques. D'après l'analyse de Monique Wittig, "homme" et "femme" ne sont en effet que des "concepts politiques"¹⁰², opérationnels seulement dans la cadre de l'hétéronormativité. Dans cette perspective, le "lesbianisme" est un acte politique qui fait faire un pas de côté par rapport à la dominant masculin ; c'est parce qu'elles sortent de l'hétéronormativité, que "les lesbiennes ne sont pas des femmes"¹⁰³.

Même s'il y a des différences d'analyses entre ces trois auteures (en particulier Anne Fausto-Sterling ne conteste pas une matérialité du corps, et n'adhère donc pas à l'ultra-constructivisme qu'on peut trouver chez d'autres), il n'empêche que les apports des "études de genre" est bien cette critique commune des catégories binaires - et par là trop simplificatrices - que sont "femelle/mâle", "femme/homme", "féminin/masculin" ou encore "hétérosexualité/homosexualité"... On ne peut fonder une quelconque bicatégorisation sur la "nature", puisqu'au contraire, ce qui prévaut, sont des continuums d'un pôle à l'autre, avec d'innombrables variations. La "théorie queer"*¹⁰⁴, quant à elle, va encore plus loin dans la déconstruction, puisqu'elle vise à abolir toutes les catégories identitaires elles-mêmes.

c) Au sein des études de genre : la "théorie queer" :

Vous trouverez sur Magistère un topo récapitulatif des différents aspects de la "la théorie queer".

Monique Wittig, est justement une théoricienne "queer". Qu'est-ce que la "théorie queer" ? c'est une théorie post-structuraliste, selon laquelle le genre et l'orientation sexuelle d'une personne ne sont pas déterminés par son sexe biologique, mais des identités et des pratiques construites socialement...

Historiquement le mot "queer"¹⁰⁴ désigne ce qui est "en dehors des frontières de la société normale", et dans son emploi contemporain (parfois francisé par les néologismes "allosexuel" ou "altersexuel"), "queer" renvoie au refus de toutes les catégories susceptibles de nous définir, au profit d'une ambiguïté et d'une indécision¹⁰⁵ revendiquées comme libératrices. Ainsi toutes les étiquettes, qu'elles concernent notre genre, notre sexe, ou notre orientation sexuelle, deviennent caduques.

Dans son extension même, le mot "queer" est à géométrie variable et sa définition elle-même - si tant est qu'on s'y risque ! - ne peut qu'être paradoxale : **se définir comme "queer"**, en effet, **c'est se définir comme indéfinissable** ; c'est éviter d'entrer dans la moindre catégorie particulière et figée. Une personne "queer" considère qu'elle est elle-même, indépendamment d'une soit-disante identité sexuelle ou genrée limitatives, ou de pratiques sexuelles qui devraient être affichées comme préférentielles à d'autres.

C'est pourquoi le mot "queer" ne peut pas être utilisé comme synonyme de "LGBT"*¹⁰⁶, puisque certains hétérosexuels se revendiquent "queer", parce qu'ils refusent que l'hétérosexualité soit érigée comme norme, et ne veulent en aucun cas être catégorisés en fonction de pratiques ou caractéristiques sexuelles... Certaines personnes dont l'identité de genre ne correspond pas à leur identité sexuelle, ne se sentent pas forcément "transgenre" pour autant, au sens où elles n'ont pas envie de se considérer de façon tranchée et définitive du genre "masculin" ou du genre "féminin" : du coup, l'indétermination même qu'il y a à se dire "queer" est une libération. On comprend bien ici que seule la personne elle-même peut décider qu'elle s'auto-identifie "queer" (et encore, à tel moment de sa vie, ce qui ne préjuge pas de la suite !).

Cette démarche est donc extrêmement paradoxale, puisqu'elle consiste pour le sujet conscient à chercher à se construire, en tant que sujet, en déconstruisant toutes les frontières de l'identité.

L'idée défendue ici, c'est que l'identité d'une personne comporte trop de composantes pour pouvoir être étiquetée. C'est pourquoi il faut démystifier cette soit-disante stabilité des concepts de "genre", mais également de "sexe", que les sciences - qui nous classent entre "mâles" et "femelles" - voudraient nous faire prendre pour une réalité naturelle, objective et universelle. Le but de la "théorie queer", en déstabilisant ainsi toutes les catégories identitaires, c'est de montrer qu'au cours d'une vie, rien n'est fixe. La "théorie queer" fait valoir que la sexualité humaine est bien trop complexe pour être classifiée, privilégiant plutôt la notion de "fluidité sexuelle" dans le temps¹⁰⁷, au sens d'un continuum d'expériences à travers lequel chacun découvre qui il ou elle est. La critique virulente d'une naturalisation et essentialisation de "la femme" ou de "l'homme" va donc de pair avec une critique d'une normalisation de la vie sexuelle, qui tendrait à faire croire que telles orientations et pratiques seraient "naturelles" quand toutes les autres seraient "contre-nature"...

99 Monique Wittig (cf. note 74) : dans ses œuvres littéraires, elle entend utiliser la performativité du langage pour abolir les catégories (cf. *L'Opopanax*).

100 cf. *La pensée Straight*, de Monique Wittig (Editions Amsterdam, 2013, reprise d'une conférence de 1978 et d'articles de 1979).

101 cf. ib. p. 67 : Monique Wittig combat par là l'hétéronormativité et revendique le lesbianisme en tant que positionnement politique.

102 cf. ib. p. 64.

103 Monique Wittig utilise ici (comme dans ses œuvres littéraires), la performativité du langage pour "amener un changement véritable" soit "l'abolition des catégories", analyse Louise Turcotte dans *La révolution d'un point de vue* (cf. p.19 de *La pensée Straight*).

104 **queer** (allemand "quer" = "de travers, en diagonale", et anglais "queer" = "étrange, tordu" + insulte = "pédé, tapette") : personne qui refuse l'hétéronormativité, et ne souhaite pas se définir ni être définie par son sexe, son genre, ou ses attirances et/ou pratiques sexuelles.

Néologismes francophones (Canada) correspondant à l'anglais "queer" : "**allosexuel**" (du grec "allos" = "autre"), relatif à la diversité sexuelle ; et "**altersexuel**" (du latin "alter" = "autre"), qui refuse toute étiquette concernant son orientation sexuelle ou son genre.

105 C'est à Derrida qu'on doit cette thèse de l'"indécidabilité" des frontières sexuées (cf. note 73).

106 **LGBT** : acronyme de "lesbiennes, gays, bisexuels et transgenres" (soit les personnes non hétérosexuelles dans leur diversité) ; et "**LGBTIQ**" : acronyme de "lesbiennes, gays, bisexuels, transgenres, intersexués et "queer" ou en questionnement".

107 Cf. l'interview de Chirlane McCray (répondant aux médias qui la qualifient d'"ancienne lesbienne", puisque femme du maire de New-York, elle serait tombée amoureuse de lui en 1991, alors qu'elle s'identifiait comme "lesbienne" en 1979) : "Je suis plus qu'une simple étiquette. Pourquoi les gens veulent-ils tellement mettre des labels sur le degré où l'on se trouve sur le spectre de la sexualité ? Les étiquettes mettent les gens dans des boîtes, et ces boîtes ont la forme de cercueils." (*Magazine Essence* de mai 2013).

Du point de vue philosophique, cette "théorie queer" est clairement post-structuraliste et **déconstructiviste**, puisqu'il s'agit de déconstruire (comme le font Monique Wittig ou Marie-Hélène Bourcier¹⁰⁸) l'idéologie "straight" normative et dominante, ainsi que tous ses fondements. Héritière de Jacques Derrida, ce qui prévaut pour la "théorie queer", c'est le questionnement lui-même, un questionnement toujours ouvert, interminable...

Cependant cette indétermination propre à la "théorie queer" ne fait pas que des adeptes : ainsi certains homosexuels dénoncent ce terme comme un fourre-tout, inefficace pour défendre leurs revendications, et préfèrent se dire clairement "non queer". Cette théorie rend en effet impossible de parler d'un sujet qui se reconnaisse lui-même en tant que sujet - par exemple "gay" ou "lesbien"... A force de subversion déconstructiviste, elle s'enferme dans ses propres contradictions : toute catégorie étant dénaturalisée, elle se retrouve réduite au discours, qui chosifie pourtant ce dont il parle. Ainsi parler de la sexualité, de quelle façon que ce soit, c'est la réifier, lui donner une sorte de solidité ou consistance. Il faudrait pouvoir parler de l'identité "queer", mais... sans en parler pour ne pas la figer, dans une sorte de paradoxe insurmontable et d'"errance" ("itineration") sans fin du discours. La féministe Camille Paglia¹⁰⁹ dénonce cette incapacité de la "théorie queer" à être fidèle jusqu'au bout à ses racines post-structuralistes et déconstructivistes.

Conclusion du II et transition :

Si on récapitule ces deux premières étapes de notre réflexion :

- en première analyse, il semblait assez évident qu'il y avait un **fondement "naturel" à la bicatégorisation "femme" / "homme"** au sein des humains, le "genre" dans ses variantes culturelles venant se greffer sur cette "nature féminine" et "nature masculine", de sorte que les **déterminismes** socio-culturels qui font de nous des femmes et des hommes, ne venaient que renforcer le déterminisme biologique dû au fait que nous sommes manifestement une espèce sexuée (au minimum pour nous reproduire... ce qui n'est pas rien !) ;

- or quand on y regarde de plus près, en deuxième analyse, cette vision est en réalité purement construite et artificielle : c'est nous qui découpons le réel ainsi (par exemple en deux genres ou trois, en deux sexes ou cinq, etc.) en fonction des mots que nous avons pour le dire ! Et ce que nous sommes : "femme", "homme", "mahu", "queer" ou tout autre dénomination qui nous paraît pertinente, relève - certes ! - de la culture dans sa dimension collective, mais tout autant de la **liberté** des individus, qui posent des choix existentiels au sein d'un **continuum de "possibles"** où il faut bien admettre qu'entre les "femelles" et les "mâles" s'intercalent des intersexués, entre les "femmes" et les "hommes" des "transsexuelLES" qui ont décidé de bénéficier d'une réassignation de sexe, entre les personnes de genre "féminin" et celles de genre "masculin", des "transgenres"... ou encore des sujets qui s'auto-définissent comme "queer"... bref, de quoi semer le "trouble" !

On se retrouve ainsi avec deux thèses, où la dichotomie entre le "déterminisme" et la "liberté" renvoie à l'opposition classique entre la "nature" et la "culture" :

thèse I ou antithèse de II	thèse II ou antithèse de I
bicatégorisation entre le "féminin" et le "masculin"	continuum du "féminin" au "masculin"
<i>L'être humain est déterminé à être femme OU homme biologiquement et socialement.</i>	<i>L'être humain, par sa liberté, a un pouvoir d'indétermination, tel qu'il n'est plus définissable par la sexuation.</i>

A la thèse (I) selon laquelle l'être humain est déterminé à être femme OU homme biologiquement et socialement, selon une bicatégorisation naturelle entre le "féminin" et le "masculin", s'opposent les "études de genre" (II), qui nous ont fait prendre conscience qu'il y a en réalité un continuum du "féminin" au "masculin", au sein duquel l'être humain, par sa liberté, a un pouvoir d'indétermination ; et ce continuum est tel que l'être humain ne serait plus du tout définissable par la sexuation.

Si l'on comprend bien qu'il n'est pas rigoureux de naturaliser une essence de "la femme" ou une essence de "l'homme", cela signifie-t-il pour autant que tout peut être déconstruit ? Avec la "théorie queer", il ne s'agit même plus de se demander si "être homme, être femme, c'est naturel" : il n'y a plus d'homme, plus de femme, on est dans une indifférenciation généralisée, puisque le propre de l'humain serait d'exercer ce pouvoir d'indétermination...

Mais qu'on privilégie la nature (sexuée ici) comme base de la culture (le genre) ou au contraire qu'on privilégie la culture et les "performances de genre" sur la nature, au point de croire que tout peut être déconstruit - reconstruit, jusqu'à l'éventualité d'une totale indifférenciation sexuée... n'est-on pas prisonnier d'une opposition peu pertinente entre la nature et la culture (dénoncée par les "études de genre" elles-mêmes) ?

L'être humain sexué n'est-il pas à l'interface de l'inné et de l'acquis, un "entrelas" (selon l'expression des phénoménologues) tel qu'il est en réalité impossible de dissocier les deux, et donc encore moins de les opposer ? Si la culture n'est que l'expression humaine de la nature, et si le corps et ses organes ne sont que la matérialisation de la culture, quel sens pourrait alors prendre la sexuation chez les humains ?

¹⁰⁸ Marie-Hélène/Sam Bourcier (née en 1963) est une sociologue et militante queer française.

¹⁰⁹ Camille Paglia (née en 1947) est une féministe américaine dissidente, qui critique de façon virulente le féminisme américain et le post-structuralisme, ainsi que divers aspects de la culture moderne.

III. L'opposition entre le naturalisme et le constructivisme peut-elle être dépassée ? quel sens aurait la sexuation chez les humains ?

III. 1) La dissociation entre la nature et la culture est-elle pertinente d'un point de vue biologique ? Que savons-nous des rapports entre le cerveau humain et les différences comportementales entre les hommes et les femmes ?

Diaporama SVT n°2 : [lien hypertexte](#).

Explications SVT.

[... retour au PowerPoint...](#)

III. 2) Apories¹¹⁰ et recul critique :

Vous trouverez sur [M@gistère](#) des analyses comparées détaillées des pensées d'Anne Fausto-Sterling et de Peggy Sastre, menées par Stéphane Dunand (collègue de philo.).

La psychologie évolutionniste sur laquelle s'appuie l'évoféminisme¹¹¹ de Peggy Sastre, est un réductionnisme¹¹² qui implique des présupposés matérialistes, comme cet autre courant de pensée contemporain qui s'appuie sur les neurosciences et travaux actuels sur le cerveau qu'est le cognitivisme¹¹³. Le postulat du cognitivisme, c'est que l'esprit en général, et tous les phénomènes mentaux, ne sont que des phénomènes naturels ; donc ce qui est psychique est soumis aux mêmes lois universelles et nécessaires de la physique et de la biologie... Cette explication naturaliste*¹¹⁴ d'un "homme neuronal"¹¹⁵, analysée et dénoncée par Francis Wolff, est un réductionnisme, dont le présupposé métaphysique est un matérialisme*. Ces postulats sont-ils vraiment éclairants pour comprendre la sexuation chez les humains ?

Une fois qu'on considère que tout est d'ordre neuronal, ou que tout est d'ordre génétique avec une recherche de maximisation de cette diffusion des gènes à travers la sélection naturelle et des comportements différenciés selon les sexes, savons-nous réellement pour autant : qu'est-ce qu'être "homme", qu'est-ce qu'être "femme" ?...

En se demandant si notre cerveau est "sexué" ou pas, si tel comportement est généré ou pas et pourquoi, si tels aspects biologiques de notre physiologie nous déterminent naturellement à être soit "femme" soit "homme" ou pas, et si oui dans quelle mesure, etc, on morcelle tellement la question en mille facettes, qu'on finit par ne même plus savoir s'il y a réellement des "hommes" (qui sont-ils ?) et réellement des "femmes" (qui sont-elles ?)...

Or ce morcellement vient clairement de ce que les approches scientifiques, sociologiques, constructivistes, etc. de la question sont beaucoup trop intellectuelles :

notions	sexe	identité sexuelle	identité genrée
différenciation normative	"femelle" / "mâle"	"femme" / "homme"	"féminin" / "masculin"
réalité complexe observable	des femelles, des intersexués, des mâles	des femmes, des transsexuelles, des transsexuels, des hommes...	des personnes de genre féminin, transgenres, de genre masculin...
domaines	biologique (notion d'ordre naturel)	corporel et psychologique (d'ordre naturel ? culturel ?... autre ?...)	social (notion d'ordre culturel)

- **le sexe** : il est très difficile à déterminer, en raison du grand nombre de paramètres, pas toujours convergents, qui interviennent (d'où les cas d'intersexuation), certains de ces paramètres sont qui plus est, évolutifs, voire modifiables sur décision du sujet lui-même (transsexualisme) !...

- **le genre** : il est très difficile à déterminer, parce que construit culturellement, avec de telles variations dans ses contenus, que le genre "masculin" et le genre "féminin" ne sont en rien des catégories fiables et stables, a fortiori si on tient compte (et le faut !) de l'aventure humaine des transgenres qui passent les frontières identitaires qui nous semblaient si familières...

- quant à notre **identité sexuelle d'homme, de femme**... elle était censée se situer entre notre sexe et notre genre, de préférence en harmonie avec eux : or "sexe" et "genre" n'ont définitivement plus rien de catégories simplistes ; sans aller jusqu'à les renvoyer au flou et à l'indétermination non plus (cf. théorie queer), il faut au moins admettre que le "sexe" et le "genre" sont des

110 **aporie** : difficulté rationnelle qui paraît sans issue.

111 L'"évoféminisme" est un courant de pensée féministe contemporain qui entend se baser sur les faits biologiques, et sur la psychologie évolutionniste. C'est Peggy Sastre qui a formé ce concept pour désigner "une meilleure connaissance de l'évolution biologique féminine et des moyens actuels de l'orienter" dans *Ex utero, pour en finir avec le féminisme* (Éditions La Musardine, coll. "L'Attrape corps", 2009, p.142).

112 **réductionnisme** : démarche intellectuelle qui consiste à déduire les propriétés du tout de celles des ses parties, toute réalité complexe étant donc réductible à une réalité plus simple.

113 **cognitivisme** (de "cognition" = "acte même de connaître") : "science de l'esprit" ou théorie explicative des phénomènes mentaux, valable pour la "machine" comme pour le "cerveau" : tous les processus mentaux (à l'œuvre dans la perception, la mémoire, l'apprentissage, l'imagination, le langage, le raisonnement, la planification de l'action, les émotions, etc.) et leurs troubles sont considérés comme des phénomènes "naturels" explicables matériellement.

114 **naturalisme** : doctrine selon laquelle, puisque rien n'existe en dehors de la nature, seules les explications "naturelles" et causales des phénomènes (y compris des phénomènes humains) sont recevables.

115 Cf. *Notre humanité : "D'Aristote aux neurosciences"* (Fayard, 2010) où Francis Wolff analyse "l'homme neuronal" de façon critique, car tous les comportements de l'être humain vont s'expliquer par ce qui se passe dans son cerveau, qui à son tour pourra être expliqué par des processus naturels. Ainsi, alors que pendant des siècles, on était parti du "sexe biologique" pour aboutir au "genre" (quitte à vouloir le contester), les neurosciences, dans un mouvement inverse, nous font partir du "genre" (nos "comportements" féminins / masculins) pour revenir au biologique : c'est ici une explication naturaliste et matérialiste qui prévaut.

réalités complexes et multifformes, interactives !... mais au point qu'on ne sait plus dans quoi ancrer notre transidentité, ou identité de femme, ou d'homme ! A ce stade on sait juste négativement qu'on ne peut fonder cela ni sur la nature et ses déterminismes, ni sur la culture et le choix d'un sujet qui serait doté d'une liberté illimitée...

D'où vient cette aporie à ne pas pouvoir déterminer ce qu'est "être femme", "être homme" ? et comment la surmonter ?

Plusieurs erreurs :

1 - malgré les efforts du déconstructivisme, nous restons **prisonniers des dualismes** "nature / culture", "matière / esprit", "déterminisme / liberté", etc.

2 - or cela vient sans doute de ce que toutes ces thèses (même quand elles paraissent s'opposer) peuvent être renvoyées dos à dos en raison de leur excès d'"**intellectualisme**"¹¹⁶, c'est le reproche des phénoménologues¹¹⁷.

Au lieu de nous en tenir à des approches purement intellectuelles de notre question, nous pourrions alors tenter une approche plus "spirituelle", c'est-à-dire nous baser non plus sur l'intellect mais sur l'esprit :

- l'"intellect" cherche à expliquer, à trouver les causes des effets observés... du coup il décortique tout, d'où cette impression de morcellement au point qu'on ne comprend plus du tout ce que serait être un homme, être une femme, ou autre identité !...

- l'"esprit" ici n'a pas un sens théologique, mais étymologique d'inspiration ou respiration de l'intellect, qui permet au-delà de ses rationalisations et ses tentations réductionnistes, de donner ou au moins chercher du sens :

Quel pourrait être le sens chez les humains d'être "féminins" et "masculins" ?

3 - Or tout le problème, c'est que nous aurions pris notre question à l'envers ; nous l'avons abordée de l'extérieur, au lieu de la prendre de l'intérieur de ce que nous vivons nous, les hommes et les femmes réelles : le véritable **point d'ancrage de notre identité sexuelle** n'est pas la nature ni même la culture, qui ne sont en fait que des abstractions de l'intellect, mais peut-être bien plutôt ce que les phénoménologues appellent le "**corps propre**". Autrement dit, il faudrait partir de l'expérience vécue de la sexualité.

Pour cette dernière étape, tout en continuant bien sûr le plus possible de respecter la pensée des auteurs que je cite, je me suis surtout laissée traverser par eux et vais m'en inspirer librement... en essayant de prendre position, puisque je considère que vous avez tous assez d'esprit critique pour rejeter l'interprétation de la sexualité que je vais vous proposer...

En m'appuyant sur cette notion du "corps propre" des phénoménologues, je vous invite à tenter de comprendre :

quel sens ça peut avoir quand on dit "je suis femme", "je suis homme"... Qu'est-ce que le "corps propre" ?

III. 3) le "corps propre" : "je suis"... "mon corps" sexué (ou intersexué, transexué...)

a) Distinctions entre le "corps objet" et le "corps sujet"

La phénoménologie va s'efforcer d'étudier la manière dont le sujet vit son corps en lui-même, de l'intérieur, et du coup tenir compte de sa dimension sexuelle. *Pour comprendre l'intérêt de cette approche, il faut revenir un peu en arrière...*

Merleau-Ponty¹¹⁸, phénoménologue du XX^{ème} siècle, critique le dualisme cartésien : Descartes en effet sépare l'âme et le corps : l'être humain, par son corps, comme tout organisme vivant, n'est qu'une étendue géométrique neutre, un mécanisme, comparable à celui d'une machine, mais par son "âme", il est conscient d'être conscient (c'est le fameux "cogito ergo sum" ou "je pense donc je suis"¹¹⁹). Or, critique Merleau-Ponty, considérer l'être humain comme une pure conscience (tout le reste étant remis en doute), c'est enfermer le sujet dans le solipsisme¹²⁰ d'un "cogito" désincarné ! Merleau-Ponty dénonce cette position idéaliste comme seconde et artificielle. Car ce qui est premier, dans notre expérience vécue, ce n'est pas le "je pense" mais le "je sens" et le "je peux". Il critique tout autant le matérialisme. Cette autre posture intellectuelle tend à réduire l'être humain à sa naturalité ou à une pure matérialité (comme semblent le faire les courants contemporains que sont la psychologie évolutionniste ou le cognitivisme) : elle n'est pas plus pertinente ! Dans la *Phénoménologie de la perception*, Merleau-Ponty lutte en fait contre tous les dualismes qui traversent notre question (qui s'avère, en fin de compte, "mal posée" !) : l'opposition entre la nature et la culture, mais aussi celle entre la matière et l'esprit, ou entre le déterminisme et la liberté... ne mènent qu'à des apories, qu'il va tenter de surmonter.

En particulier, à la suite de Husserl, il va développer la notion de "corps propre", qui serait un "corps sujet" par opposition à un "corps objet". En fait Husserl qui écrit en allemand, dispose de plus de mots que nous en français :

- (der) "**Körper**", c'est le "**corps objet**" ou objectivable, le corps **anato-physiologique** étudié à la loupe ou au microscope par les biologistes : ainsi le médecin, le scientifique, vont pouvoir observer le corps sexué au sens de "Körper" et décréter de l'extérieur que telle personne est "femme" ou "homme", en fonction de son phénotype, ses gonades, éventuellement ses chromosomes, etc. Ce "corps objet" n'est qu'un ensemble d'organes ; il peut donc être disséqué, décomposé, voire morcelé... peut-être même recomposé : c'est "le corps que j'ai" ; le "corps objet" est "ce que" je suis (non "qui" je suis). Le problème, c'est que croire que "**j'ai un corps**", tel une enveloppe que je pourrais quitter ou dont je pourrais changer à volonté, c'est une illusion ;

116 **intellectualisme** : doctrine selon laquelle tout ce qui existe est réductible à des idées ou éléments "intellectuels" ; attitude qui consiste à accorder la prédominance aux solutions intellectuelles au point souvent de méconnaître les réalités.

117 **phénoménologie** (du grec "phainomenon" = "ce qui apparaît" et "logos" = "raison, étude, discours") : courant philosophique qui veut décrire les phénomènes tels qu'ils apparaissent (et par là "en revenir aux choses mêmes"), en se concentrant sur l'étude de l'expérience vécue et des contenus de conscience.

118 Merleau-Ponty (1908-1961) est un philosophe français : héritier de Husserl, c'est un des fondateurs de la phénoménologie. Dans la *Phénoménologie de la perception* (Gallimard, 1945), il récuse aussi bien les thèses empiristes que rationalistes, pour mettre en évidence "l'intentionnalité" de la conscience. Il critique l'intellectualisme et, par une démarche phénoménologique, cherche à dépasser l'opposition entre réalisme naïf et idéalisme.

119 Cf. Descartes *Discours de la méthode* partie IV (1637).

120 **solipsisme** (du latin "solus" = "seul" et "ipse" = "soi-même") : thèse selon laquelle la seule réalité pour le sujet conscient est lui-même (les autres consciences, le monde extérieur n'étant que des représentations).

les transsexuelLEs le savent bien¹²¹ ! j'évolue en même temps que mon corps se modifie ou que je le modifie pour qu'il corresponde mieux à ce que je sens être vraiment, dans un même mouvement absolument indissociable, mon corps et ce que je suis, ce qui nous amène à une nouvelle approche du corps, comme "corps propre" ou "Leib".

- (Der) "**Leib**" en allemand désigne le "**corps animé**" ou "doué d'une âme" au sens étymologique, c'est-à-dire le "corps vivant", sentant et senti, tel qu'il est vécu de l'intérieur le "**corps propre**" (cf. en français la nuance entre "souffrir dans son corps" qui fait très médical, et "souffrir dans sa chair" qui ferait référence à l'expérience vécue, intime de cette souffrance par le malade...).

On trouve également l'expression "Ich-Leib" (de "Ich" = "je"), car mon "corps propre", c'est le corps sexué (intersexué, en transition...) qui est le mien, c'est moi-même, ce n'est plus un "corps objet" mais bien un "**corps sujet**" : "je ne suis pas devant mon corps, je suis dans mon corps, ou plutôt **je suis mon corps.**" nous dit Merleau-Ponty dans la *Phénoménologie de la perception*¹²². Il y a donc une subjectivité du corps qui précède toute réflexivité.

Pour vraiment comprendre ce qu'est le "corps propre", je vous invite à aller écouter les témoignages des transsexuelLEs¹²³ : ils ou elles ne sont pas soudainement des "hommes" (précédemment "filles") ou des "femmes" (précédemment "garçons"), comme si enfin ils ou elles avaient trouvé la bonne "enveloppe" comme on changerait d'habits en jetant celui qui convenait moins. C'est bien le même "corps sujet" dont il est question, la même personne en transition ; et son "corps propre" avec ses souffrances, ses désirs, ses transformations incarne en profondeur cette personne qu'elle est... Une personne trans, n'"est" pas "femme" ou "homme", elle est ce corps vivant et désirant qui a évolué dans sa sexuation en même temps que dans son identité propre, dans une véritable quête...

b) Etre "homme", être "femme", c'est "corporel" : la sexuation comme vécu du "corps propre"

La conséquence par rapport à notre questionnement, c'est que **je ne peux jamais être en "surplomb" de ma propre sexuation**. Etre homme, être femme, trans, etc., c'est pour nous profondément et de façon primordiale d'ordre "corporel". Le "corps propre", c'est un corps sentant, inséré dans le monde. Etre sexué, c'est une continuité d'expériences de la sexuation vécues de l'intérieur : pour être tout à fait claire et prosaïque, c'est avoir par exemple une érection en public, sur une plage pleine de monde (et que je peux considérer comme inappropriée) ; ou en pleine réunion, sentir un écoulement de sang à un moment tout à fait inattendu du mois (et je peux m'inquiéter que cela tache visiblement mes vêtements), etc. Etre sexué est donc d'ordre esthésiologique¹²⁴ : être homme, être femme, trans, c'est avant tout un vécu intérieur, non pas seulement par nos "cinq sens", même s'ils sont bien sûr impliqués, mais surtout par la proprioception¹²⁵ et l'intéroception¹²⁶ : "je suis mon corps" de façon proprioceptive, grâce aux sensations posturales et kinesthésiques, qui sont les miennes (exemple de l'érection du pénis) et "je suis mon corps" de façon intéroceptive, grâce à toutes les sensations internes qui sont les miennes (exemple de l'écoulement de sang du vagin), ou encore pour chacunE de nous, l'accélération des battements du coeur à la vue d'une personne qui nous trouble... Il ne s'agit pas du tout ici d'en revenir à la description extérieure de phénomènes mécaniques qui se produiraient en nous, presque comme des phénomènes étrangers à nous, c'est tout le contraire : tous ces ressentis sont l'ancrage réel de mon identité sexuelle.

C'est pourquoi, nous ne sommes absolument JAMAIS en surplomb du "féminin" et du "masculin" : essayer de l'être, si on se place dans la perspective phénoménologique, c'est complètement vain ! Cette prétention à transcender la sexuation pourrait presque paraître cocasse, si elle n'avait pas donné lieu à des conséquences si graves : la croyance en une raison universelle et désincarnée, capable du coup d'un discours prétendument asexué, est la source même de tout l'androcentrisme¹²⁷ passé et contemporain, qui est cette attitude qui consiste à tout considérer du point de vue masculin ! Le gynocentrisme¹²⁸, en raison de notre lourd passé collectif, n'existe que de façon marginale ; l'idée n'est pas du tout ici d'y tomber pour autant. Ainsi, je suis Guillemette et c'est de mon corps sexué que je m'adresse à vous, à travers ce corps féminin qui est le mien ou "corps propre" que je réfléchis à la question du "masculin" et du "féminin" : je ne peux pas objectiver ce qu'est le masculin, puisqu'il demeure extérieur à moi, alors que le masculin, c'est l'intériorité même, le vécu du "corps sujet masculin" des hommes ; je ne peux pas plus objectiver le féminin, justement parce que c'est mon intériorité à moi, mon "corps propre" senti dans sa féminité, en même temps que corps sentant, intentionnel, et expressif dans le monde.

Tout part du corps sexué ; notre existence est de part en part sexuée. D'après Merleau-Ponty, "la sexualité est coextensive à la

121 Cf. Reportage et débat du 10/01/2017 sur France 5 sur la transidentité : "Devenir il ou elle" réalisé par Lorène Debaisieux (auteurs : L. Debaisieux et Lise Barnéoud) ; seule la partie "témoignages des ados." a été accessible en replay ; elle est disponible sur : <https://desfontain.es/Films/DevenirIlOuElle.mp4>

122 (*non mis en gras dans le texte original*) "je ne suis pas devant mon corps, je suis dans mon corps, ou plutôt je suis mon corps." Merleau-Ponty *Phénoménologie de la perception* (Gallimard, 1976, p. 175).

123 Cf. A la fin du reportage du 10/01/2017 sur France 5 sur la transidentité : "Devenir il ou elle" (à env. 1h11) *témoignage d'Alexei* (?).

124 **esthésiologique** (du grec "aisthesis" = "sensation") : qui concerne les sensations (et leur étude).

125 **proprioception** (du latin "proprius" = "qui appartient en propre") : perception (consciente ou non) qu'a l'être humain de la position des parties de son propre corps, grâce aux sensations posturales et kinesthésiques (relatives aux mouvements des parties du corps).

126 **intéroception** (du latin "interior" = "intérieur") : perception de l'état interne de son propre corps (sensations concernant par exemple : les viscères, le cœur, les parties génitales, les systèmes urinaires, respiratoires, etc.).

127 **L'androcentrisme** (du grec "andro-" = "homme, mâle") est l'attitude et le mode de pensée (conscient ou non) qui consistent à envisager le monde du point de vue des êtres humains de sexe masculin, comme s'ils en étaient le centre. Léo Thiers-Vidal (1970-2007) (homme et chercheur féministe engagé) définit l'androcentrisme comme un "égocentrisme affectif, psychologique et politique masculin, lequel permet aux hommes de maintenir leur qualité de vie matérielle, psychologique, sexuelle et mentale. Ceux-ci ont donc intérêt de ne pas rendre conscient le caractère oppressif de leurs rapports avec les femmes, s'incarnant dans un refus d'empathie envers celles-ci [...]" (cf. l'article sur Agoravox : <http://www.agoravox.fr/tribune-libre/politiques-citoyens/article/feministes-et-hommes-engages-98821>). Cf. Léo Thiers-Vidal : "*De la masculinité à l'anti-masculinisme : penser les rapports sociaux de sexe à partir d'une position sociale oppressive*" dans la revue *Nouvelles Questions féministes* (2002), et *De "l'ennemi principal" aux principaux ennemis : position vécue, subjectivité et conscience masculines de domination*. (Harmattan, 2010).

128 Le **gynocentrisme** (du grec "gyno" = "femme, femelle") est un courant de pensée (du XXème siècle) qui réfute l'idée que les femmes et les hommes seraient identiques, et considère qu'elles doivent analyser ces différences, et la société de LEUR point de vue de femmes, afin de contrebalancer l'androcentrisme et de se libérer de l'oppression.

vie. [...] Il y a osmose entre la sexualité et l'existence"¹²⁹. Le fait d'être sexué ne concerne pas telle partie de notre existence (qu'on laisserait de côté ou "au porte-manteau", en entrant par exemple dans une salle de classe !...). On n'est pas sexué dans le secret des alcôves et asexué dans notre vie sociale, ou le rapport à nos enfants, à nos parents, au sein de la fratrie, ou dans nos relations amicales... La sexuation, c'est notre mode même d'exister, qui colore toutes nos manières de connaître, d'agir dans le monde, d'interagir avec autrui... Avoir un rapport au monde de transsexuelLEs, de femme, d'homme... ce n'est pas pareil. On n'est plus dans l'indifférenciation.

c) Le corps sexué : corps "intentionnel", point d'ancrage de notre présence au monde

Du coup ce corps propre, vécu intérieurement comme sexué, est producteur de sens : il donne pour nous sens au monde. C'est un corps "intentionnel"¹³⁰, c'est-à-dire qu'il me porte au-delà de moi-même, vers ce qui n'est pas moi mais transcendant à moi.

En effet, affirmer "**je suis mon corps**" ne signifie pas que mon corps c'est moi, que mon corps serait identique à moi, car le corps propre n'est pas coïncidence avec lui-même dans une pure intériorité. Justement, comme il est sexué, il me pousse vers l'extériorité. Cette **intentionnalité**¹³¹ du "corps propre" nous amène à renoncer et au réductionnisme matérialiste, et à l'illusion d'une toute puissance du sujet - ce qui permet de résoudre l'opposition entre déterminisme et liberté. En effet, si "je suis mon corps", être homme, être femme, ce n'est pas du pur subjectivisme ; il y a une objectivité de ce corps sexué que je n'ai pas choisi, qui s'offre aux regards, c'est en lui et par lui, que je suis présentE à moi-même et aux autres, et que je suis engagéE dans le monde... Une "personne", c'est n'est donc pas une pure subjectivité qui, dans une espèce de "toute-puissance" d'un libre-arbitre illimité, pourrait s'auto-proclamer comme "indéfinissable"... En revanche parce que notre corps sexué (ou intersexué) n'est pas un "corps objet", pur assemblage d'organes soumis à des mécanismes et à des réactions chimiques (action des hormones, etc.), nous ne sommes pas déterminés (position excessive inverse). En tant que "corps sujet", certes, je n'ai pas choisi d'être au monde, mais je suis libre de la manière de m'y insérer : certainEs vont choisir une présence au monde "queer", "transgenre", plutôt "féminine", "masculine", transsexuelLEs, etc... Ce "corps sujet" n'est pas une prison !

Etre sexué, c'est une limite qui est en même temps appel à un "échappement"¹³², au dépassement...

III. 4) Etre sexué : ouverture aux autres et à l'altérité...

a) La sexuation : marque de notre finitude... et puissance de dépassement de cette finitude

De ce point de vue, la sexuation est un paradoxe, puisqu'elle est à la fois **marque de ma finitude** et ouverture à la transcendance. En quoi notre condition humaine d'êtres sexués est-elle un signe de finitude, tout comme le fait d'être mortel ? Etre sexué, étymologiquement¹³³, c'est le fait d'être "coupé", "séparé" et du coup comme "incomplet" (*je vous renvoie au "mythe de l'androgynie" raconté par Aristophane dans le Banquet de Platon, ainsi qu'aux mythes de la création rapportés dans la Genèse*) : "à l'image du divin, l'humain est créé, masculin ET féminin." (traduit de l'hébreu par Delphine Horvilleur, femme rabbin). Le sens de ce verset c'est que le divin lui-même est relationnel, et que c'est la relation même entre êtres sexués qui reflète le divin : le féminin ou le masculin pris tout seuls, ne peuvent pas être l'icône de Dieu. C'est ensemble, par et dans leur relation féconde, qu'ils le sont...

On comprend donc que l'être humain que nous sommes, féminin, masculin (intersexué ou en transition), n'est jamais la totalité de l'être. Parce que sexué, aucunE de nous n'incarne la totalité de l'humain (ou alors chacunE n'incarne "pleinement" l'humain qu'en tant qu'"incomplétude" justement !). Mais si être homme, être femme, c'est l'expérience de nos limites, de cette **incomplétude** fondamentale, la sexuation paradoxalement, est en même temps dépassement même de cette finitude. Car la sexuation, comme on l'a bien vu au départ, est la base de la reproduction de l'espèce, et par là de la transmission de la vie, qui est une manière de lutter contre la mort. Ces deux aspects de notre condition humaine, être mortel et être sexué, sont donc étroitement liés. Notre corps sexué est "intentionnel" au sens où il nous porte au-delà de nous-mêmes de deux points de vue : spatialement et temporellement, puisqu'à la fois il nous pousse au-dehors de nous vers autrui, et nous pousse à être fécond par cette rencontre même entre êtres sexués. La sexuation est ainsi pour nous source d'un double lien, à la fois horizontal et vertical, qu'étonnamment d'autres étymologies du mot "sexué" expriment. Tous les linguistes en effet ne sont pas forcément d'accord sur l'origine latine "seco. secare".

La racine indo-européenne de "sexe" serait "sak" ou "sek", qui a donné en particulier le verbe latin¹³⁴ "sequor. secutus" qui signifie "suivre, **venir après**", faisant ainsi référence à la progéniture. Or la sexation a bien une dimension verticale, au sens où elle nous relie aux générations passées (nous sommes issues de deux êtres eux-mêmes sexués), et surtout ici, à travers notre capacité d'engendrement, elle nous relie à ce qui vient après nous, aux générations futures...

Autre étymologie admise pour ce mot "sexe", en lien avec la racine indo-européenne : le sanskrit¹³⁵ "sac. sacate" qui signifie

129 "[...] la sexualité est coextensive à la vie. [...] Il y a osmose entre la sexualité et l'existence, c'est-à-dire que si l'existence diffuse dans la sexualité, réciproquement la sexualité diffuse dans l'existence." Merleau-Ponty *Phénoménologie de la perception* (Gallimard, 1945, p. 207).

130 **intentionnalité** : "particularité foncière et générale qu'à la conscience d'être conscience de quelque chose [...]" Edmund Husserl, *Méditations cartésiennes* (Deuxième Méditation) ; caractéristique de la conscience d'être toujours dirigée vers un objet qui lui est transcendant.

131 Concernant l'"ouverture intentionnelle du corps" : cf. Marie Testu. *Merleau-Ponty : une ontologie du désir*. (Philosophie. 2015. <dumas 01193125>) <https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01193125/document>

132 "Tout ce que nous sommes, nous le sommes sur la base d'une situation de fait que nous faisons nôtre et que nous transformons sans cesse par une sorte d'échappement qui n'est jamais une liberté inconditionnée." Merleau-Ponty *Phénoménologie de la perception* (Gallimard, 1945, p. 217).

133 Du latin "sexus" ou "secus" = "sexe", de "seco. secare" = "couper, séparer" : cf. *Dictionnaire Felix Gaffiot*. (colonne II page 1413 + colonne III page 1410).

134 Du latin "sequor. secutus" = "suivre, venir après" : cf. *Dictionnaire Felix Gaffiot*. (colonne I page 1428).

135 Etymologie en sanskrit सच "sac. sacate" = "s'unir avec" : cf. le *Dictionnaire sanskrit-français* par Gérard Huet : <http://sanskrit.inria.fr/DICO/66.html#sac> ou *Leiden Indo-European Etymological Dictionary Series*. Alexander Lubotsky (2008, volume VII. pages 555-556, 560).

"être uni avec", "**s'unir avec**" - ce qui renvoie cette fois à la dimension horizontale : être sexué, c'est le contraire d'être clos, c'est chercher, de et par notre "corps propre", à nous unir avec l'autre ; la sexualité est en nous cette brèche qui nous ouvre à autrui. Que la sexualité "homme/femme" soit à la fois coupure et union n'est pas contradictoire : ce qui est déjà aggloméré ne cherche pas s'unir, seuls des êtres "séparés" peuvent être dans ce mouvement.

Par rapport à ce sens profond de la sexualité chez les humains, il ne faudrait pas fantasmer de façon inappropriée sur l'hermaphrodisme : une personne qui a à la fois un pénis¹³⁶ et un vagin ne va pas pour autant avoir des rapports sexuels avec elle-même dans une espèce d'auto-complétude, mais par son "corps propre" ayant de telles caractéristiques, elle va, comme tous les humains sexués, se relier à d'autres¹³⁷ humains sexués : hommes, femmes, intersexués, etc.

La sexualité fait donc bien de nous des êtres désirant...

b) Être sexué, c'est être désirant... relatif et relié

La sexualité, au départ, a été définie comme le "fait même d'être sexué" ; on se rend compte maintenant qu'elle n'a rien d'une réalité statique, ce n'est pas un "fait de nature" observable avec objectivité, ni ne sera jamais un objet d'étude comme un autre, car c'est une réalité dynamique : dans notre expérience vécue, la sexualité est désir, c'est le mouvement même de la vie, qui nous pousse à nous relier les uns aux autres...

Car "homme" et "femme" ne sont pas des notions "absolues"¹³⁸ : le masculin n'existe que corrélatif au féminin et le féminin que corrélatif au masculin. Ces notions sont relatives¹³⁹, indissociables l'une de l'autre ! Nous aimerions savoir ce qu'est une "femme", ce qu'est un "homme"... mais dans la mesure où l'"être homme" est corrélatif de l'"être-femme" et l'"être-femme" corrélatif de l'"être homme" et que, comme vu précédemment, je n'ai pas le vécu intérieur de l'autre sexe, on se retrouve dans une aporie :

- je ne peux pas à partir de mon "corps propre" sexué m'autodéfinir en tant que "femme" ou "homme", comme s'il s'agissait d'une réalité absolue, déliée de tout, puisqu'au contraire, la sexualité est justement ce mouvement qui me relie à ce qui n'est pas moi ;

- or ce dont j'ai besoin pour me définir, je ne peux pas le connaître intérieurement...

La seule issue ici pour sortir de cette impasse est donc d'aller à sa rencontre, pour une révélation réciproque...

La sexualité est bien ici sexualité (non au sens restrictif de simples pulsions conduisant à des rapports sexuels, ou d'une pure fonction biologique, mais) au sens du désir même de l'existence¹⁴⁰, qui pousse les corps à se relier à d'autres corps dans une "**intercorporité**"¹⁴¹. Tandis que le "corps propre" est un contact de soi à soi, indissociablement sentant et senti (ex. : je touche ma propre main), il y a expériences intercorporelles dès lors que ce contact s'ouvre à d'autres "corps sujets", eux aussi, sentant et sensibles, signifiants et expressifs.

L'intercorporité¹⁴² va donc plus loin que l'intersubjectivité. L'intersubjectivité est ce qui relie des sujets pensants - avec le risque de retomber dans l'idéalisme de purs consciences qui pourraient se croire asexuées... alors que l'intercorporité est l'ensemble des expériences relationnelles des "corps sujets" sexués, qui s'ouvrent à d'autres corps. Le corps sexué (intersexué) nous porte au-delà de nous-même vers autrui, car c'est un corps poreux, vibrant, qui est capable de recevoir les vibrations des autres corps. La sexualité présente de nouveau un paradoxe. Elle renvoie, certes, à la possibilité d'une communication profonde entre les êtres, grâce à ce mouvement d'ouverture à l'autre, par lequel nous entrons dans son intimité et le laissons entrer dans la nôtre... tout en restant pourtant nous-même et en faisant l'expérience de l'échappement - ou transcendance - de l'autre.

Autrement dit, **l'intercorporité n'est jamais une incorporation**. Dès que je traite le corps de quelqu'un comme un objet (par exemple, un simple objet de jouissance, pour moi anonyme et sans visage), que j'incorpore ou consomme, je le déshumanise. Il n'y a intercorporité que dans la différenciation et reconnaissance de nos différences, en particulier ici nos différences sexuées. Le risque de l'indifférenciation, qui repose sur un fantasme de totalité, est l'enfermement mortifère dans un moi clos ; au contraire, se reconnaître "homme", "femme" (etc.), c'est assumer que la sexualité en soi est désir, est une puissance de vie, qui nous pousse vers l'altérité. C'est pourquoi, c'est seulement dans l'intercorporité que je peux avoir une identité sexuelle. Ainsi le féminin n'existe que dans une intercorporité à du masculin et le masculin n'existe que dans l'intercorporité à du féminin, sans qu'aucun des deux jamais je puisse incorporer l'autre (ou pour ne pas retomber dans une bicatégorisation figée : je ne suis sexué qu'en lien à un autre humain sexué). C'est parce que femmes, hommes (ou autres) nous ne pourrions jamais nous incorporer les uns aux autres, parce qu'étant sexués, nous restons séparés, que nous sommes condamnés :-> à nous désirer les uns les autres !...

Cette relation érotique est-elle alors l'expérience d'une complémentarité entre les êtres sexués ? d'une confrontation de nos différences ? ou d'une ouverture à l'altérité ?

c) Féminin, masculin... le "Même" et l'"Autre" : en quoi la sexualité est-elle l'expérience de l'altérité ?

136 Ou "clitoris de la taille d'un pénis" qui permet d'avoir des relations hétérosexuelles : cf. *Les cinq sexes* d'Anne Fausto-Sterling (Payot et Rivages, p. 55).

137 Cf. le cas d'Emma rapporté par l'urologue Hugh H Young dans *Genital Abnormalities: Hermaphroditism & Related Adrenal Diseases* (The Williams & Wilkins Co, 1937), cité par Anne Fausto-Sterling dans *Les cinq sexes* (Payot et Rivages, p. 55-56 et 59).

138 **absolu** : qui ne dépend que de soi.

139 **relatif** : qui dépend d'autre chose que de soi.

140 "Il y a une "compréhension" érotique qui n'est pas de l'ordre de l'entendement puisque l'entendement comprend en apercevant une expérience sous une idée, tandis que le désir comprend aveuglément en reliant un corps à un corps. Même avec la sexualité, qui a pourtant passé longtemps pour le type de la fonction corporelle, nous avons affaire, non pas à un automatisme périphérique, mais à une intentionnalité qui suit le mouvement général de l'existence et qui fléchit avec elle." Merleau-Ponty *Phénoménologie de la perception* (Gallimard, 1945, p. 201) + citation de la note 129 .

141 Concernant l'"intercorporité" : cf. Marie Testu. *Merleau-Ponty : une ontologie du désir*. (Philosophie. 2015. <dumas 01193125>)

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01193125/document>

142 **intercorporité** : ensemble des expériences relationnelles des "corps sujets".

L'"altérité"¹⁴³ est une notion centrale dans la philosophie de Levinas¹⁴⁴. Dans *Totalité et infini*¹⁴⁵, il explique que c'est l'expérience d'une "hétérogénéité radicale de l'autre", de sorte qu'il m'est impossible de m'identifier à lui. Il ne faut donc pas confondre "altérité" et "différence". Se demander si être homme, être femme, c'est "différent", c'est inclure ces deux termes dans un système unifié, homogène, et totalisant qui les résorberait¹⁴⁶, où - au mieux - on pourrait les comparer, dans un rapport éventuellement symétrique. C'est ainsi que l'on avait considéré le féminin et le masculin comme corrélatifs l'un de l'autre, voire complémentaires. Mais peut-être que la sexualité est moins le constat de "différences" entre les êtres sexués (dont on essaierait même d'établir une liste plus ou moins exhaustive ?!), que l'expérience même d'une **altérité**.

Le problème, c'est que pendant des siècles, on a confondu "altérité" et "altération" : le féminin - à la suite de Platon¹⁴⁷, d'Aristote¹⁴⁸ - était considéré comme une sorte d'"altération" du masculin, la femme étant alors un être moindre, "dégradé" ontologiquement par rapport à l'étalon de référence, le "mâle humain". Le poids énorme de cet héritage machiste et misogyne explique sans doute la réactivité de nombreux courants féministes*, qui rejettent toute différenciation sexuée, car elle n'a que trop servi d'alibi aux inégalités de droit et de fait entre les femmes et les hommes. On en vient alors (sur le modèle de la lutte des classes marxiste), à parler de "guerre des sexes", et à faire, comme Monique Wittig, des notions de "femme" et d'"homme" en jeu dans notre question, de purs concepts socio-politiques, instruments de lutte de pouvoir... Sans aller jusque là, tout le *Deuxième sexe* de Simone de Beauvoir, s'insurge contre cette définition de la "femme" comme "femelle de l'homme", donc comme l'"autre" de l'homme.

L'intérêt de la philosophie de Levinas, même s'il n'est pas libéré de tout androcentrisme¹⁴⁹, c'est qu'il y aborde la question du sens du "féminin" en tout cas sans misogynie, et qu'à travers cette notion si peu explorée par les philosophes, c'est réellement le sens profond de la sexualité chez les humains qui est questionnée.

Car l'altérité, c'est la rencontre d'une transcendance¹⁵⁰, de ce qui nous dépasse. La femme et l'homme ne sont ni "en guerre", ni les moitiés d'une unité perdue, leur rapport est **asymétrique** : tout comme dans l'expérience éthique du visage¹⁵¹, où autrui m'est révélé dans son altérité absolue, la dimension sexuée des relations humaines est ouverture à la transcendance de l'autre, ou rencontre de l'"Infini". **"L'altérité d'Autrui est en lui et non par rapport à moi**, nous dit Levinas, elle se *révèle*, mais c'est à partir de moi et non par la comparaison du moi avec l'Autre, que j'y accède. [...] La sexualité fournit l'exemple de cette relation, accomplie avant d'être réfléchie : **l'autre sexe est une altérité** portée par un être comme essence et non pas comme l'envers de son identité, mais **elle ne saurait frapper un moi insexué.**"¹⁵²

Le "féminin" n'est pas l'"envers" du "masculin" et réciproquement ; dans les écrits de Levinas, le "féminin" est plutôt comme le paradigme de l'autre comme Autre, qui me dépasse et m'échappera toujours, en raison de son altérité même. C'est pourquoi cette notion de "féminin" (chez Levinas) peut être considérée comme une "catégorie transgénérique"¹⁵³ (et du coup, je dirais plutôt que - pour moi Guillemette - l'expérience concrète et sensible de l'altérité pure, et son paradigme, c'est le masculin !). Il est important de comprendre qu'au sein de la sexualité humaine il n'y a aucun "contraire" (d'une part parce qu'elle est complexe et variée, mais même dans une vision simplificatrice), l'homme n'est pas l'antithèse de la femme, ni la femme l'antithèse de l'homme, comme si on se trouvait dans une pure logique formelle¹⁵⁴. Il n'y a pas non plus de "neutre" chez les humains ! les intersexués ne

143 **altérité** (du latin "alter" = "autre, l'un des deux" d'où "alteritas" = "diversité, différence") : qualité de ce qui est autre, fait d'être distinct. L'altérité est ce à quoi il m'est définitivement impossible de m'identifier. D'après Levinas, c'est l'expérience de "l'hétérogénéité radicale de l'autre" (*Totalité et infini*), de sa transcendance.

144 Emmanuel Levinas est un philosophe français (1906-1995) ; (d'origine lituanienne) il a reçu une éducation juive et a lui-même enseigné la Torah. Influencé par la phénoménologie allemande, il a largement contribué à l'introduction en France des philosophies de Husserl et de Heidegger. Sa pensée est centrée sur la question éthique et métaphysique d'autrui : radicalement autre, autrui fait irruption comme l'infini impossible à totaliser. Découvrir l'Autre dans son visage, c'est faire l'expérience que je suis responsable pour l'autre humain à l'infini.

145 Cf. *Totalité et infini*, sous-titré "essai sur l'extériorité", d'E. Levinas est paru en 1961 (Poche, p. 25).

146 La tentation totalisante où l'Autre se résorbe dans le Même, est dénoncée de façon récurrente par Levinas : cf. *Totalité et infini* (Poche) "La réversibilité d'une relation où les termes se lisent indifféremment de gauche à droite et de droite à gauche, les accouplerait, l'un à l'autre. Ils se complèteraient en un système qui détruirait l'altérité radicale de l'Autre." (p. 24) et "Si le Même s'identifiait par simple *opposition à l'Autre*, il ferait déjà partie d'une totalité englobant le Même et l'Autre." (p. 27).

147 D'après Platon, dans le *Timée* (90e) : "Ce sont les mâles seulement qui sont créés directement par les dieux et à qui l'âme est donnée. [...] pour ceux qui sont 'lâches', on peut supposer avec raison qu'ils ont acquis la nature des femmes à la seconde génération. Cette régression peut continuer pendant des générations successives à moins qu'elle ne s'inverse. Dans cette situation, ce sont évidemment seulement les hommes qui sont des êtres humains complets [...] ; ce qu'une femme peut espérer au mieux est de devenir homme" (même si la position de Platon envers les femmes s'avère par ailleurs ambivalente...).

148 Aristote (IV^e siècle avant J.C.) considère que les femmes sont "par nature" inférieures aux hommes, puisqu'elles n'apportent dans la reproduction que la "matière"(telle une terre nourricière), tandis que seuls les hommes apportent par leur sperme la "forme" (âme) véritable de l'être humain !... (cf. *Traité de la génération des animaux*, livre IV, chap.1) ; par conséquent il est également "naturel" que "le mâle dirige" la femelle (cf. *Politique*, 1254 b 10-14).

149 Cf. l'article de Mylène Botbol-Baum pour le Colloque de phénoménologie féministe francophone (Montréal 2015) "Levinas, Une phénoménologie du féminin, à l'épreuve du féminisme" : http://www.academia.edu/15314506/phenomenologie_du_f%C3%A9minin_chez_Levinas

150 **transcendant** (du latin "transcendo.ere" = "surpasser") : qui se situe complètement au-delà du domaine pris comme référence, qui (nous) dépasse (voire qui excède nos capacités de compréhension) ; ANTONYME : **immanent** (du latin "in-" = "à l'intérieur" et "maneo.ere" = "demeurer") : qui réside à l'intérieur, qui est impliqué, contenu dans un être.

151 Cf. *Éthique et infini* (Fayard, 1982) : dialogues entre Emmanuel Levinas et Philippe Nemo (enregistrés par France Culture en 1981).

152 (*non mis en gras dans le texte original*) "L'altérité d'Autrui est en lui et non par rapport à moi, elle se *révèle*, mais c'est à partir de moi et non par la comparaison du moi avec l'Autre, que j'y accède. [...] La sexualité fournit l'exemple de cette relation, accomplie avant d'être réfléchie : l'autre sexe est une altérité portée par un être comme essence et non pas comme l'envers de son identité, mais elle ne saurait frapper un moi insexué. Autrui comme maître - peut nous servir aussi d'exemple d'une altérité qui n'est pas seulement par *rapport* à moi, qui appartenant à l'essence de l'Autre, n'est cependant visible qu'à partir de moi." Levinas *Totalité et infini* (Section II, A. 6. Le moi de la jouissance n'est ni biologique ni sociologique) (Poche, p. 126).

153 Cf. Dubost Matthieu, "Féminin et phénoménalité selon Emmanuel Lévinas", *Les Études philosophiques*, 3/2006 (n° 78), p. 317-334.

<https://www.cairn.info/revue-les-etudes-philosophiques-2006-3-page-317.htm#re59no59>

154 "L'ensemble de ce travail tend à montrer une relation avec l'Autre tranchant non seulement sur la logique de la contradiction où l'autre de A est le non-A, négation de A, mais aussi sur la logique dialectique où le Même participe dialectiquement de l'Autre et se concilie avec lui dans l'Unité du système. L'accueil du visage, d'emblée pacifique car répondant au Désir inextinguible de l'Infini [...] se produit, de façon originelle dans la douceur du visage féminin,

sont pas du "neutre" (d'où le problème de la dénomination dans les états civils où, faute de mieux pour sortir de la bicatégorisation - ce qui est en soi un progrès - on parle de sexe "indéterminé" ou "neutre"¹⁵⁵ !...) : les intersexués sont des "corps sujets sexuels" qui, comme tous les autres humains, font à partir de ce corps intersexué, l'expérience de l'altérité ; "[...] par la sexualité le sujet entre en rapport avec ce qui est **absolument autre** - avec une altérité imprévisible en logique formelle - avec ce qui demeure autre dans la relation sans jamais se convertir en "mien" [...]. Ni savoir, ni pouvoir. Dans la volupté, autrui - le féminin - se retire dans son **mystère**."¹⁵⁶ On comprend donc avec Levinas qu'en réalité, pour chaque être sexué, la sexualité est ce qui le met "en rapport avec ce qui est absolument autre", sans jamais que cette altérité soit réductible au même, puisse être absorbée... car l'autre dans son altérité est "mystère"... Or il ne faut pas confondre "problème" et "mystère" ! Un problème c'est un obstacle qu'on cherche à surmonter en trouvant une solution, alors que le mystère n'a pas à être "résolu", puisqu'il est au contraire par nature source infinie de questionnement et de sens. Si la sexuation, par exemple, était un problème, faisons juste des utérus artificiels et des banques de spermatozoïdes, et arrêtons de nous prendre la tête avec ces histoires de femmes et d'hommes, dont d'archaïques différences seraient sources d'inégalités !... Seulement voilà, on s'est rendu compte avec les phénoménologues, puis avec Levinas, que la sexuation n'est ni naturelle ni culturelle, ni un fait ni une construction : elle est pour chacun de nous corporelle et existentielle, possible ouverture au mystère de l'autre, dans la relation érotique...

d) La relation érotique... entre transcendance et immanence...

Or la relation érotique, elle aussi, est paradoxale, à la fois immanence et transcendance : immanence parce que co-plaisir... quelle que soit la forme particulière que prenne la relation érotique, en même temps que rapport à l'autre, elle est toujours jouissance de soi pour soi, et jouissance autocentrée de l'autre... mais sans pouvoir jamais se perdre complètement dans cette tentation¹⁵⁷ du Même et de l'immanence (sinon dans la mort comme Tristan et Iseult¹⁵⁸ !) : puisque l'autre est cet être "séparé" qui se dérobe toujours à moi, il est **mystère** pour moi¹⁵⁹. Le sens de la sexuation est cette équivoque même : elle rend possible tout au plus une éphémère communion, jamais une fusion¹⁶⁰ puisqu'il n'y a intercorporéité qu'entre des êtres distincts. Et c'est cette séparation entre les êtres qui est à l'origine de tout désir. Le désir d'autrui, cet autre être sexué qui me transcende, est désir d'infini ; c'est pourquoi il ne peut jamais être satisfait, et se renouvelle sans cesse.

"L'Autre, en la volupté, - nous dit Levinas - est moi et séparé de moi. La séparation de l'Autre au sein de cette communauté du sentir constitue l'acuité de la volupté. Le voluptueux de la volupté, n'est pas la liberté domptée, objectivée, réifiée de l'Autre, mais sa liberté indomptée, que je ne désire nullement objectivée."¹⁶¹ C'est pourquoi la pornographie restera toujours sans commune mesure avec l'érotisme*. La pornographie a rapport avec les "corps objets", ce qui est exhibé explicitement étant censé provoquer une excitation quasi mécanique bien précise (tel le chien de Pavlov qui réagit à un stimulus extérieur). L'érotisme, lui, est de l'ordre du ressenti intérieur, du trouble partagé, dans une intercorporéité équivoque où l'autre est "Visage", à cause du paradoxe qu'on vient de mettre en évidence.

C'est ce qu'explore Levinas dans ses textes sur la caresse : "La caresse comme le contact est sensibilité. Mais la caresse transcende le sensible.", nous dit-il dans *Totalité et infini*¹⁶² ; ou encore dans *Le temps et l'autre*¹⁶³ : "La caresse est un mode d'être du sujet, où le sujet dans le contact d'un autre va au-delà de ce contact. [...] la caresse ne sait pas ce qu'elle cherche. [...] Elle est comme un jeu avec quelque chose qui se dérobe, et un jeu absolument sans projet ni plan, non pas avec ce qui peut devenir nôtre ou nous, mais avec quelque chose d'autre, toujours autre, toujours inaccessible, toujours à venir. [...] elle s'alimente de faits innombrables."¹⁶⁴

La "sexualité" n'est donc pas réductible à une pulsion ressentie à telle ou telle moment, qu'il suffirait de satisfaire, à un simple besoin auquel le plaisir mettrait fin... car alors quand la "libido" (par exemple en fonction de l'âge) ralentit (vieillesse) ou est en veille (latence de l'enfance), on serait comme des êtres asexués, ce qui n'est jamais le cas ! La sexuation est sexualité au sens où elle est "coextensive à l'existence" : elle est ce désir même qui marque et colore toute notre existence, et nous pousse vers

où l'être séparé peut se recueillir [...]. [...] l'idée de l'infini ne provoque pas la séparation par une force quelconque d'opposition et d'appel dialectique, mais par la grâce féminine de son rayonnement. La force d'opposition et d'appel dialectique détruirait la transcendance en l'intégrant dans une synthèse." Levinas *Totalité et infini* (Section II, C. 3. Jouissance et séparation) (Poche, p. 161).

155 Le 20/08/2015, pour la 1ère fois en France, une personne a obtenu auprès du juge aux affaires familiales de Tours, d'inscrire la mention "sexe neutre" sur son état civil (plutôt que "M" qui ne lui a jamais correspondu). Cf. http://www.lemonde.fr/idees/article/2015/11/06/abolissons-la-categorie-du-sexe-pour-tous_4804687_3232.html ET <http://www.france24.com/fr/20151014-france-tours-sexe-neutre-etat-civil-reconnaissance-justice-penis-vagin-testicules>

156 (*non mis en gras dans le texte original*) "[...] par la sexualité le sujet entre en rapport avec ce qui est absolument autre - avec une altérité imprévisible en logique formelle - avec ce qui demeure autre dans la relation sans jamais se convertir en "mien" - et que cependant cette relation n'a rien d'extatique, puisque le pathétique de la volupté est fait de dualité. Ni savoir, ni pouvoir. Dans la volupté, autrui - le féminin - se retire dans son mystère. La relation avec lui est une relation avec son absence ; absence sur le plan de la connaissance, l'inconnu ; mais présence dans la volupté." Levinas *Totalité et infini* (Section IV, E. *La transcendance et la fécondité*) (Poche, p. 309).

157 "L'amour comme relation avec Autrui peut se réduire à cette foncière immanence, se dépouiller de toute transcendance, ne rechercher qu'un être connaturel, une âme soeur, se présenter comme inceste. Le mythe d'Aristophane dans le Banquet de Platon, où l'amour réunit les deux moitiés d'un être unique, interprète l'aventure comme un retour à soi. La jouissance justifie cette interprétation. Elle fait ressortir l'ambiguïté d'un événement qui se situe à la limite de l'immanence et de la transcendance. [...] Mais l'amour va aussi au-delà de l'aimé. [...] La possibilité pour Autrui d'apparaître comme objet d'un besoin tout en conservant son altérité, ou encore la possibilité de jouir d'Autrui [...] cette simultanéité du besoin et du désir, de la concupiscence et de la transcendance, [...] constitue l'originalité de l'érotique qui, dans ce sens, est *l'équivoque* par excellence." Levinas *Totalité et infini* (Section IV, A. *L'ambiguïté de l'amour*) (Poche, p. 284).

158 Cf. le tableau *Tristán e Iseo (La muerte)*, de Rogelio de Egusquiza (1910) : <https://phillitt.fr/wp-content/uploads/2013/12/Tristan-Isolde-tableau.jpg>

159 "L'autre en tant qu'autre n'est pas [dans l'amour] un objet qui devient nôtre ou qui devient nous ; il se retire au contraire dans son mystère." Levinas *Le temps et l'autre (l'Eros)* (conférences données en 1946-1947) (PUF, 1979, p.78).

160 "La volupté, comme coïncidence de l'amant et de l'aimée, se nourrit de leur dualité : simultanément fusion et distinction. [...] le sujet [...] est passion et trouble, *initiation* constante à un mystère, plutôt qu'*initiative*." Levinas *Totalité et infini* (Section IV, D. *La subjectivité dans l'Eros*) (Poche, p. 302-303).

161 *Totalité et infini* (Section IV, B. *Phénoménologie de l'Eros*) (Poche, p. 288).

162 (Section IV, B. *Phénoménologie de l'Eros*) (Poche, p. 297-298).

163 *Le temps et l'autre (l'Eros)* (PUF, 1979, p.82).

164 Cf. *Le temps et l'autre (l'Eros)* (PUF, 1979, p.82-83).

autrui pour nous ouvrir à son altérité. Que ce soit dans les caresses, les regards d'amour, la relation érotique... et dans la "sexualité" au sens que l'on vient de rappeler, être homme, être femme, ou plutôt être sexué, c'est cette étonnante capacité à expérimenter simultanément l'immanence de la jouissance et la transcendance de l'autre. Car plus une relation est intime, plus elle nous fait sentir cette altérité de l'autre, insaisissable mystère pour nous. Or l'épiphanie par excellence de ce mystère est le visage de l'aimé... Les femmes et les hommes ne sauront pas qui elles/ils sont en parlant les unEs sur les autres, mais en se parlant, dans la rencontre des regards et "corps sujets". La sexuation n'est en rien un listing de différences naturelles ou culturelles plus ou moins figées et précises... et manifestement contestables. C'est l'expérience dynamique d'un "corps sujet" qui, parce que sexué, a cette capacité à désirer autrui, et à s'ouvrir à sa transcendance !

DENOUEMENT dialogué de la question :

"être homme, être femme, est-ce naturel ?"...

Notre question - qui consistait dans le fond à nous interroger sur : "qu'est-ce qu'être femme", "qu'est-ce qu'être homme" - pouvait sembler toute simple au départ et faire juste appel à quelques connaissances biologiques et anthropologiques de base. Mais assez rapidement, se demander si "être homme, être femme, c'est naturel" ou pas... c'était se confronter à une question pleine de "nœuds" !

Un de ces "nœuds" les plus manifestes, c'est que ce qu'on considère comme "naturel" au sens d'une donnée première, évidente et définitive, s'avère n'être qu'une "naturalisation" artificielle et seconde, une construction intellectuelle qui catégorise les êtres humains de façon somme toute assez contestable et réductrice. Car en l'état actuel de nos connaissances, le scientifique peut-il affirmer "qu'être homme", "qu'être femme", c'est "naturel" ?

Non, au sens où il n'y a **pas de fondement biologique à une bicatégorisation** clairement tranchée :

- d'une part, chacune et chacun, à des degrés divers, nous avons des caractéristique féminines et masculines (*notamment d'un point de vue hormonal...*) ;
- d'autre part, la sexuation des humains comme celle d'autres espèces, se présente plutôt comme un **continuuum** très complexe, avec une grande variété des cas d'intersexuation plus ou moins rares ou fréquents...
- enfin, l'être humain (son cerveau y compris) est à l'interface de l'inné et de l'acquis : opposer la nature et la culture pour essayer de comprendre la sexuation humaine n'est pas fécond, comme le montre bien Fausto-Sterling, et d'autres chercheurs dans la mouvance des études de genre...

Mais alors les différences de genres, viennent-elles oui ou non d'un "déterminisme biologique" ? ou faut-il considérer que "tout est construit", et que le sujet a un espèce de pouvoir absolu d'indétermination ?

Ni l'un ni l'autre ! pour le biologiste, il y a tout de même bien une matérialité du corps qui peut donc être intersexué, femelle ou mâle... mais considérer pour autant que le sexe biologique détermine notre identité sexuelle et notre genre est franchement réducteur ! Et en plus, cela occulte arbitrairement l'expérience des personnes transsexuelles ou transgenres...

En effet, leurs témoignages et leur recherche d'authenticité nous interpellent justement sur le rapport à notre propre corps sexué : qui suis-je quand je me dis "femme", "homme", "trans", etc. ?

Notre identité sexuelle ne correspond pas à un fait naturel qui s'impose à moi malgré moi, comme si j'avais un pur "corps objet" déterminable de l'extérieur de moi... ce serait tomber dans l'excès de la position naturaliste ; mais notre identité sexuelle n'est pas non plus une pure construction socio-culturelle qu'il suffirait de déconstruire pour devenir ce que nous voulons, selon un principe d'indétermination qui, à l'extrême, gomme la **sexuation** comme **constitutive de l'être humain**, et peut mener à une sorte d'indifférenciation... c'est l'excès de certaines thèses déconstructivistes, dont la "théorie queer".

Nous avons donc essayé de dépasser tant le naturalisme naïf, que ce constructivisme éloigné de nos expériences de femmes et d'hommes réelLES ! Mon identité de "femme", d'"homme" ou autre... s'inscrit dans ce "corps sujet" que je suis, ni entièrement déterminé ni tout-puissant ; or mon "**corps propre**", parce que "**sexué**", est une corps "**intentionnel**" ; à la fois intériorité et extériorité, la sexuation est présente dans toutes les dimensions de mon existence...

L'"homme", la "femme", ne peuvent s'auto-définir, puisque ce sont des notions corrélatives l'une de l'autre : le seul véritable **point d'ancrage de notre identité sexuelle**, c'est l'**intercorporéité** elle-même, par laquelle les êtres sexués se désirent les uns les autres, en s'ouvrant par là à l'une des **expériences** les plus radicales **de l'altérité de l'autre**...

Etre sexué, c'est s'ouvrir à la transcendance...

« Ce document est sous licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International. Pour accéder à une copie de cette licence, merci de vous rendre à l'adresse suivante : <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/>.

Vous pouvez partager et modifier ce document suivant les termes indiqués sur la page <http://desfontain.es/SVT-Philo.> »